3 1761 03597 8626

LE

COMTE DE CORKE,

Surnommé le Grand,

OU

LA SÉDUCTION SANS ARTIFICE.

SUIVI DE CINQ NOUVELLES.

PAR MAD^me^ DE GENLIS.

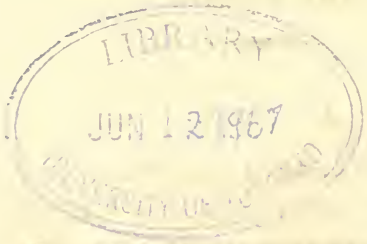
TOME PREMIER.

A PARIS.

RÉIMPRIMÉ À LONDRES,
POUR H. COLBURN, CONDUIT-STREET,
NEW-BOND-STREET.

1808.

PQ
1985
G5A645
1808
t. 1



De l'Imprimerie de J. BRETTELL et Co.
Marshall-Street, Golden-Square.

NOTICE HISTORIQUE

Sur le Comte de CORKE, surnommée le Grand, *et sur sa Famille.*

CETTE Notice sera beaucoup plus intéressante que ma *Nouvelle ;* elle contient des faits peu connus en France, sur des personnages célèbres en Angleterre, et dignes de l'être à tous égards. Ne pouvant offrir au public qu'une conte bien médiocre, j'ai voulu du moins y joindre quelques anecdotes historiques, et dédommager, par l'intérêt de la vérité, du peu de charme de la fiction.

Richard Boyle (le héros de ma Nouvelle), surnommé *the great Earl of Cork* (le grand Comte de Corke), fut le premier personnage connu, et le plus fameux de cette famille illustre, dont l'extraction n'eut rien de noble, mais dont tous les individus furent, pendant deux siècles, éminemment distingués par leurs vertus, leur esprit, leurs talens, et le succès qui couronna constamment toutes leurs entreprises. Ils furent également célèbres par leur mérite et par leur bonheur : c'est un exemple rare ; il semble que la Providence permette quelquefois cet heureux triomphe de la persévérance et du génie, afin d'entretenir le goût de la véritable gloire, et pour encoura-

ger la noble ambition des grandes ames.

Richard Boyle naquit en 1566 ; il perdit ses parens dès son enfance, et n'ayant ni naissance ni fortune, il entra en qualité de secrétaire au service de sir Charles Manwood, et ensuite le quitta, et vécut du métier de copiste. Il épousa une femme très-riche, qui lui assura toute sa fortune, et qui mourut en accouchant d'un enfant mort ; elle laissa à Richard Boyle de belles terres en Irlande, qu'il améliora beaucoup par son industrie. Il eut des liaisons intimes avec le fameux comte d'Essex, mais sans entrer dans ses projets de révolte. Des voisins, en-

vieux de sa prospérité, l'accusèrent faussement à la cour d'avoir des intelligences avec l'Espagne ; il fut arrêté, envoyé à Londres, et mis en prison : on instruisit son procès, il demanda à répondre en présence de la reine Elisabeth. La conduite de cette princesse à son égard, et tous les détails relatifs à sa justification, sont fidèlement rapportés dans ma Nouvelle. — Boyle épousa en secondes noces l'héritière d'une fortune considérable, et on le fit chevalier. Par la suite, il fut créé lord et comte de Corke, par Charles Ier ; il acquit des richesses immenses en conservant la réputation de la plus parfaite intégrité ; il mourut en 1613. Roger Boyle, comte d'Or-

rery, baron de Broghill, son fils, passa pour l'homme de son temps le plus fidèle à sa parole et à ses engagemens. Cette honorable réputation fit sa sûreté ainsi que sa gloire.

Du temps de Cromwell, le baron de Broghill noua une intrigue pour remettre Charles II. sur le trône; il avoit des obligations à ce prince. Pour le rejoindre, il demanda un congé sous prétexte d'aller aux eaux. Cromwell, qui ne le connoissoit pas personnellement, le fit venir chez lui, et lui dit qu'on l'accusoit de former des complots en faveur de Charles. Le baron le nia; alors Cromwell lui montra des let-

tres interceptées qui le prouvoient, en ajoutant : "Je n'ai qu'à livrer ces lettres, votre procès sera fait et vous êtes perdu ; mais je sais que vous êtes un honnête homme, un excellent officier, et que l'on peut compter sur votre parole. Je vous offre le commandement général de l'Irlande ; allez soumettre les rebelles de ce pays ; je ne désire de vous aucun serment particulier, et je vous promets de ne point exiger que vous tiriez l'épée contre Charles ; mais je vous demande votre parole de vous conduire comme le devoir vous y obligera si vous acceptez." Le baron accepta, promit et remplit cet engagement avec une fidélité scrupuleuse. Par la suite, le baron s'at-

tacha véritablement à Cromwell, et devint un de ses plus intimes confidens. Après la mort de Cromwell, il voulut conserver au fils de ce dernier la suprême puissance, il la lui offrit en lui répondant du succès; mais Richard s'obstinant à la refuser, le baron de Broghill ne songea plus qu'à rétablir Charles II.; il y contribua infiniment, et Charles II. placé sur le trône, le combla de bienfaits (1). Le baron mourut en 1679; il fut bon général, grand homme d'état, et homme de lettres distingué. Il a laissé plusieurs écrits politiques, et

(1) Tous ces détails se trouvent dans un excellent ouvrage anglois, intitulé: *A new and general Biographical Dictionary*, etc.; douze gros volumes, in 8vo.

beaucoup d'ouvrages littéraires, des poêmes, des tragédies, et un roman en trois volumes, intitulé *Parthénissa* (1).

Robert Boyle, frère cadet du précédent, savant célèbre, vrai philosophe, homme vertueux et bienfaisant, fut l'inventeur de plusieurs machines utiles. Il a fait des expériences curieuses sur l'air ; il fit, sur la lumière et sur les couleurs, un ouvrage fameux, plein d'observations intéressantes, qui eut la gloire d'ouvrir depuis au grand Newton ce

(1) J'ai supposé, dans ma Nouvelle, que ce roman fut composé par le père du baron de Broghill, ce comte de Corke que j'ai choisi, parmi ces illustres personnages, pour mon héros.

champ immense de découvertes qu'il parcourut avec tant d'éclat. Il y a de Robert Boyle un écrit très-remarquable, intitulé : *An experimental discourse of Quick-silver growing hot with Gold.* Dans un autre discours joint à celui-ci, et qui en formoit la suite, il rendoit compte d'expériences si singulières, qu'elles firent penser à Newton qu'il avoit trouvé le secret de faire de l'or ; et il existe une lettre de Newton, écrite à un savant, ami de Boyle, dans laquelle il lui dit formellement que Boyle a découvert ce grand secret ; il suppose que Boyle n'a pas tout dit, et il ajoute que cette découverte produiroit une telle révolution et tant de maux, qu'il espère

que *le noble auteur* ne s'expliquera jamais davantage, et qu'il ne dévoilera jamais ce dangereux secret. Les discours en question avoient été communiqués à la Société royale naissante alors, et n'ont point été rendus publics (1).

Robert Boyle fut extrêmement pieux; il fit traduire à ses frais l'Évangile dans toutes les langues des pays idolâtres, pour l'envoyer en Turquie, en Perse, à la Chine, au Japon, etc. Il fut un des premiers membres de cette petite société de savans qui, durant les guerres civiles, s'assembloi-

(1) Ce fait singulier est très-détaillé dans le Dictionnaire anglois.

ent secrètement pour s'occuper des sciences, dans un temps où toutes les études étoient interrompues : cette société avoit pris le titre de Collège Philosophique, et après la restauration elle devint la *Société royale* qui existe aujourd'hui ; alors elle voulut élire Boyle pour son président, mais il refusa cet honneur. Cet illustre savant eut la plus tendre amitié pour sa sœur, lady Ranelagh, avec laquelle il demeuroit ; la douleur qu'il éprouva en voyant le dépérissement de sa santé, et enfin sa mort, le conduisit lui-même au tombeau. Il mourut huit jours après elle en 1691. Il a laissé une grande quantité d'excellens écrits. Charles Boyle, comte d'Orrery, son neveu, et fils de Roger Boyle, eut

beaucoup d'esprit et d'érudition ; il a inventé un instrument astronomique, qui porte son nom ; on a de lui quelques ouvrages de litterature : il est mort en 1731.

LE

COMTE DE CORKE,

SURNOMMÉ LE GRAND (1).

DANS un lieu nommé Blackrock, à quatre milles de Dublin, vivoit le vénérable et vertueux Mulcroon : il habitoit une jolie maison détachée du village, et voisine d'une petit chaumière. Mulcroon avoit connu le malheur, et le plus amer de tous, l'ingratitude et l'injustice des hommes ; il étoit désabusé sans être aigri ; on est sage alors : et avec de l'indépendance et une fortune honnête, on peut encore être heureux. Ce vieillard

(1) Toutes les descriptions topographiques de cette Nouvelle, à l'exception de celle de *la Chaumière*, sont réelles et parfaitement exactes.

étoit bienfaisant, il prenoit soin de la famille qui habitoit la chaumière, il la faisoit vivre dans l'aisance; mais il n'avoit pu la préserver d'infortunes mille fois plus cruelles que la misère. La jeune paysanne, dans l'espace de trois ans perdit ses deux enfans et son mari; elle resta veuve à vingt-cinq ans, seule, et grosse de sept mois: elle mourut en donnant le jour à un garçon que Mulcroon reçut dans ses bras au moment de sa naissance, et qu'il promit d'élever. Après la mort de la mère, le vieillard emporta chez lui l'enfant, dont il fut le parrain, et qui s'appela Richard Boyle. Mulcroon ne voulut ni vendre ni donner la chaumière; il se plut à l'orner avec un élégante simplicité; il en embellit l'intérieur, il en augmenta les petites dépendances. Cet enclos renfermoit, outre la maison et les étables, un jardin, un verger,

un petit bois et un pré; et la nourrice du jeune Richard devint la concierge de cette habitation champêtre. Mulcroon avoit de l'esprit et de l'instruction : il fut le seul instituteur de Richard ; il lui enseigna le latin, la géométrie ; il s'appliqua sur-tout à lui donner des idées justes, et il y parvint sur tous les points essentiels, en lui donnant de bons principes. La morale, qui doit régler nos mœurs, peut seule encore former et perfectionner notre esprit ; toute erreur non-seulement l'égare, mais l'obscurcit et le borne : on ne creuse point profondément sur un sable mouvant et léger, il faut une base solide aux grandes pensées : on peut faire des fautes irréparables avec des sentimens vertueux, mais celui qui pense mal n'aura jamais de génie.

Le jeune Richard, né avec une ame noble et sensible, une mémoire

heureuse et une intelligence supérieure, répondit parfaitement aux soins de son généreux protecteur. Aussi modeste, aussi simple qu'aimable, il étoit à quinze ans beau comme un ange, sans avoir jamais songé à sa figure; et, rempli d'esprit et d'imagination, il croyoit n'avoir que de bon sens. Il alloit souvent visiter la jolie chaumière, son unique héritage. Depuis sa première enfance, il y passoit toutes les heures de ses récréations: cultiver son jardin étoit son plus grand plaisir après celui d'y recevoir son bienfaiteur, et de lui en offrir des fleurs et des fruits. Un matin, au point du jour, Mulcroon entrant dans la chaumière avec Richard: " Cette petite maison, lui dit-il, n'est couverte que de chaume, mais on peut y trouver le bonheur: l'orner et l'agrandir est tout ce que j'ai pu faire pour toi. Il m'est permis de dis-

poser à mon gré de mes revenus ; le bien que j'ai reçu de mes pères appartient à ma famille. Voilà donc, mon cher Richard, ta seule possession sur la terre ! — O mon père ! s'écria Richard, comment ne me suffiroit-elle pas ! j'ai de si beaux cerisiers ! et mes fleurs !.....et cette charmante bibliothèque, dont vous avez vous-même choisi tous les livres ! Six cents volumes !.... Mon jardin et mon verger, quelles richesses !..... —Ah ! dit le vieillard, puisses-tu, mon enfant, n'en jamais désirer d'autres !

Richard, quoique élevé dans la solitude, n'avoit rien de sauvage. Mulcroon le menoit quelquefois à Dublin ; et d'ailleurs les eaux minérales qui se trouvent dans ce canton, rendoient Blackrock très-brillant tous les étés.

Richard touchoit à sa seizième année, lorsque le comte d'Essex vint

pour la première fois à ces eaux. Un grand seigneur, distingué par l'extérieur le plus séduisant, par la réputation militaire, et par la faveur d'une reine admirée des Anglois et de l'Europe, un héros et un favori d'Elisabeth, produisit à Dublin une telle sensation, que le jeune Richard, ébloui par tout cet éclat de grandeur et de gloire, crut découvrir qu'il existoit un genre de bonheur bien préférable à celui dont son père adoptif faisoit tant de cas. Le comte d'Essex vint se promener à Black-rock. La chaumière de Richard étoit célèbre dans les environs ; le comte voulut la voir, et Richard en fit les honneurs avec une franchise de joie et d'enthousiasme, à laquelle son âge donnoit autant de prix que de grace. Le comte fut vivement touché de cet hommage si naïf; il revint dans la chaumière, et en partant il com-

bla le jeune Richard des marques les plus flatteuses de bienveillance et d'amitié, et il lui donna de belles tablettes sur lesquelles il écrivit ces mots: *Je prédis que Richard Boyle illustrera son nom.* Ces paroles tracées de la main d'un héros, achevèrent d'enflammer Richard; il les relut avec transport; c'étoit un oracle qu'il jura d'accomplir, et qui jeta dans son jeune cœur les premiers germes de l'ambition et de l'amour de la gloire. Depuis ce jour, Richard ne retrouva plus le même charme dans ses occupations accoûtumées; son imagination lui représentoit sans cesse le comte d'Essex avec toute la pompe éblouissante qui l'environnoit; il relisoit ses tablettes, et la chaumière désenchantée n'étoit plus pour lui qu'un asyle obscur qu'il brûloit de quitter. Cependant la reconnoissance le retenoit auprès de son

bienfaiteur; il le chérissoit, et jamais il ne conçut le projet de s'échapper et de s'éloigner furtivement de Blackrock ; mais il ne cacha point à Mulcroon qu'il avoit un extrême désir de voyager en Angleterre, et sur-tout de voir Londres et la reine ; et le bon vieillard, malgré son grand âge, consentit à faire ce voyage, et à conduire lui-même son élève dans cette fameuse capitale. Richard, au comble de ses vœux, embrassa les genoux du vieillard, qui, fidèle à sa parole, partit peu de jours après avec Richard.

Au bout de trois semaines de marche, les voyageurs se trouvèrent au déclin du jour dans la belle forêt de Feckenham (1). " C'est du nom de cette forêt, dit Mulcroon, que le célèbre et malheureux John Feckenham a pris

(1) Comté de Worcester.

son nom : il naquit de parens pauvres, et dans une chaumière.....—Dans une chaumière !..... — Il fit une grande fortune dans l'église; il a d'éminentes vertus, une reputation irréprochable ; et pour n'avoir pas voulu adopter les nouvelles opinions religieuses, il est aujourd'hui dépouillé de tout et privé pour jamais de sa liberté (1) !—O mon père ! s'écria Richard, il est tard : si nous pouvions coucher dans cette chaumière ! j'aurois tant d'envie de la voir !.....— Beaucoup de voyageurs ont eu la curiosité de la visiter ; elle est fort connue, et je crois qu'elle n'est pas loin du lieu où nous sommes."

En effet, la chaumière de Feckenham n'étoit qu'à cinq cents pas de là. On s'y rendit sur-le-champ, et il fut décidé qu'on y passeroit la nuit. En

(1) Il fut le dernier abbé de Westminster.

y entrant, Richard remarqua que la sienne étoit plus grande et sans comparaison plus belle et plus ornée. Roger Peterson, le maître actuel de la maison, étoit un bon vieillard, qui accueillit les voyageurs avec la politesse et la cordialité d'un homme accoûtumé à recevoir des visites, et flatté de la curiosité qu'excitoit toujours la chaumière de John Feckenham. Tout dans ce lieu solitaire annonçoit l'aisance et la tranquillité; cependant une nuance de tristesse obscurcissoit la physionomie vénérable de Roger. On entra en conversation, et Mulcroon demandant à Roger s'il étoit parent de l'illustre et pieux Feckenham: "Non, monsieur, répondit-il, je n'ai pas cet honneur: je fus dans ma première enfance recueilli par charité dans cette ferme; j'en devins avec l'âge l'un des serviteurs. Mon jeune maître John, fils

unique, la quitta à quatorze ans, il alla faire des études; et quand sa fortune commença, il revint voir son père pour l'emmener avec lui; mais le vieillard, attaché à sa ferme, refusa de la quitter. Peu d'années après il tomba malade; son fils accourut, et il pleura en voyant son père à l'agonie. Le vieillard lui dit: Console-toi, mon fils; j'ai quatre-vingts-ans; j'ai toujours vécu paisible dans ces forêts, et l'on meurt si doucement dans une chaumière !..... Fasse le ciel que tes derniers momens soient aussi tranquilles !.... Il étoit inspiré, mon vieux maître, lorsqu'il prononça ces paroles!".....Ici Roger s'arrêta pour essuyer quelques larmes qui s'échappèrent de ses yeux. Ensuite reprenant son récit: "Hélas! dit-il, ce respectable vieillard mourut !..... Alors, mon jeune maître me fit don de cette ferme et de ses dépendances,

et me proposa de plus de m'emmener avec lui et de faire ma fortune. C'est un assez grande fortune pour moi, lui répondis-je, de commander où j'ai servi, et de posséder cette belle ferme où je n'ai été reçu que par charité : j'y veux recueillir aussi l'orphelin abandonné, j'y veux mourir aussi !.....Je restai.....Rien n'a jamais troublé mon repos ; je finirai mes jours ici au sein de ma famille, et mon pauvre maître terminera les siens dans une prison !.... — Oui, s'écria Richard ; mais le nom de John Feckenham ne périra jamais !....Ah ! reprit Mulcroon, quelle funeste célébrité que celle qui a coûté le repos, la liberté, et par conséquent le bonheur ! et combien le sort de Roger est préférable à celui du malheureux John Fékenham ! .... Ce dernier a fait tant de bien ! — Roger a fait tout celui qu'il a pu faire : ses souvenirs

sont aussi doux, et sa conscience est satisfaite."

Richard soupira et ne répondit rien. Mulcroon crut lui avoir donné une leçon morale bien utile : ce n'étoit pas sans dessein qu'il avoit amené dans la chaumière de Feckenham : il s'étoit flatté de lui laisser un souvenir qui pourroit lui faire sentir tous les dangers de l'ambition. Mais Richard ne fut frappé que d'une seule chose, c'est qu'il étoit possible de faire une grande fortune et d'immortaliser son nom, quoique l'on fût né dans une chaumière. Trop souvent la passion se fortifie par les exemples même qu'on lui présente pour la modérer ; elle ne voit dans les résultats moraux les plus frappans que des lieux communs qu'elle dédaigne de méditer : elle ne reçoit que les impressions qui peuvent la flatter ou qui l'exaltent.

Les deux voyageurs continuèrent leur route, et ils arrivèrent à Chatham. Ils virent un grand mouvement dans la ville ; on se portoit en foule vers le port, et ils apprirent que le peuple s'y précipitoit afin de voir sa souveraine, venue exprès de Londres pour honorer d'une visite le célèbre François Drake, et pour dîner à bord du vaisseau qui, le premier, fit le tour du monde (1). Ce fameux navire qui, après avoir parcouru avec audace tant de mers jusqu' alors inconnues placé depuis dans le paisible sanctuaire des Muses, est devenu de nos jours le trône glorieux de la science et de la sagesse (2).

Richard fut transporté de joie en

(1) Fait historique.

(2) On a fait des débris de ce vaisseau une chaire de professeur placée à l'université d'Oxford.

apprenant qu'il alloit apercevoir le reine; il perça la foule qui formoit deux haies épaisses au milieu desquelles Elisabeth devoit passer. Richard se trouva au premier rang, et peu d'instans après, les acclamations du peuple annoncèrent l'arrivée de la reine. Richard respirant à peine, avança la tête pour regarder aussi loin que sa vue pouvoit s'étendre: le vif coloris de ses joues, sa bouche entr'ouverte, le feu qui brilloit dans ses yeux, peignoient naïvement son extrême émotion, qui en effet fut au comble lorsqu'il aperçut le comte d'Essex à côté de la reine.....Dans ce moment toutes les chimériques espérances de l'ambition et de la vanité vinrent à la fois s'offrir à son imagination. Il supposoit que le comte d'Essex, qui s'avançoit de son côté, éprouveroit une agréable surprise en le voyant; que ce mouvement

seroit très-marqué, qu'il lui diroit en passant quelques mots remplis de bonté, que la reine les entendroit et demanderoit son nom, qu'elle-même lui parleroit peut-être et lui ordonneroit de la suivre sur le vaisseau..... Quels succès, quelle gloire ! et devant des courtisans étonnés, des troupes, et tant de peuple !.... Déjà Richard, loin de souffrir de se voir pressé, coudoyé, confondu dans la foule, jouissoit en quelque sorte de cette situation : il en alloit sortir d'un manière si brillante ! Déjà il préparoit ses réponses, lorsqu'il vit enfin la reine et le comte s'approcher ; il n'étoit plus qu'à dix pas d'eux ; hors de lui-même, il dépasse tout-à-fait la haie ; deux soldats étendant horizontalement leurs fusils devant lui, forment une barrière qu'il ne peut franchir ; mais la moitié de son corps inclinée en avant par-des-

sus les fusils, s'allonge et s'avance vers le comte de manière à le toucher presque au moment où il passe près de lui. Le comte le voit, le regarde d'un air distrait, et marque par un léger sourire qu'il le reconnoît ; mais aussi-tôt ses yeux se portent sur d'autres objets ; il passe, ne tourne point la tête, et la reine n'a point aperçu Richard, qui reste anéanti !.... Il répétoit intérieurement : "Quoi ! pas un mot, pas une syllabe !....Oh ! qu'il étoit différent à Blackrock !...". Ce changement parut à Richard si extraordinaire, et tellement incompréhensible, qu'après de profondes réflexions, il imagina qu'on l'avoit desservi auprés du comte. Les gens qui ne connoissent pas la cour attribuent souvent à la *cabale* et à la calomnie les simples effets du caprice et de l'oubli ; ils ont constamment ce respect pour les grands et pour les

princes, de ne jamais les soupçonner d'inconséquence et de légéreté ; une vanité novice leur persuade que les moindres marques de bienveillance de la part des souverains et des ministres suffisent pour armer contre eux une cour toute entière ; ils supposent sans cesse des complots ridicules qui n'existent que dans leur imagination ; enfin ils prennent la grace et l'affabilité pour les présages certains d'une grande faveur : l'expérience préserve les courtisans de cette illusion.

Richard, dans sa naïve ignorance, forma le projet de s'introduire chez le comte d'Essex, et d'avoir *une explication* avec lui ; mais en arrivant à Londres, il apprit que le comte venoit d'en partir pour quelques mois. Il fallut retourner à Blackrock sans avoir revu le comte d'Essex ! et Richard se retrouva dans cette solitude

beaucoup plus inquiet, et moins heureux encore qu'avant son voyage : néanmoins il prit un parti très-raisonnable, celui de se livrer sans relâche à l'étude, afin de se mettre véritablement en état de vérifier un jour la prédiction du comte d'Essex. En effet, Mulcroon fut surpris et charmé du redoublement d'application qu'il remarqua bientôt en lui. Le vieillard seconda cette ardeur avec tout le zèle de la plus tendre amitié, et Richard à dix-huit ans, étonnoit tous les littérateurs, et même les savans de Dublin, par l'étendue et la variété de ses connoissances. On lui supposoit une passion exclusive pour l'étude, et cette réputation préserve communément un jeune homme de toutes les séductions des femmes ; car une homme de cet âge qui préfère des livres à la conversation, et son cabinet aux bals, aux fêtes et aux

brillantes assemblées, ne paroit aux femmes qu'un misanthrope atrabilaire, et qu'un véritable sauvage. Ainsi Richard, malgré ses agrémens naturels et sa jolie figure, étoit à peine remarqué par les jeunes personnes des environs, et par celles qui venoient aux eaux. Il étoit devenu sérieux, distrait et rêveur ; il se montroit rarement ; il ne dansoit point ; les mères et leur filles parloient de lui comme d'un homme sans conséquence, et toutes les coquettes tâchoient de le tourner en ridicule ; elles avoient même une sorte d'antipathie pour lui ; car rien n'inspire l'aversion comme de grandes prétentions sans aucun encouragement.

Un matin, sur la fin du mois de Mai, Richard, qui aimoit toujours l'agriculture et le jardinage, travailloit à son parterre ; il avoit le vêtement grossier d'un jardinier, et la bonne

paysanne, sa nourrice, filant en silence sa quenouille, étoit assise à quelques pas de lui. On avoit laissé la porte de la chaumière ouverte, et tout-à coup Richard vit paroître une dame, qui en entrant s'écria : Ah ! les belles fleurs !.... Cette dame n'étoit pas jolie, mais elle avoit l'air noble et doux ; elle s'avança vers la paysanne, et lui demanda si ce jardin étoit à elle. " Parlez à mon fils que voilà," répondit la bonne femme en montrant Richard. La dame se retourne, et s'approchant de Richard : " .Voudriez-vous, lui dit-elle, me vendre des fleurs ?—Je n'en vends point.—Cela me fâche ; je n'en puis trouver de belles, et les vôtres sont superbes. Si vous vouliez mettre un prix à ces roses et à ces anémones, quel qu'il fût, je vous le donnerois... C'est aujourd'hui le jour de naissance de mon amie....—Aujourd'hui 29 Mai,

s'écria la nourrice !—Oui, répondit la dame : aujourd'hui 29 Mai, lady Fanny Ranelagh a dix-huit ans.—Ah! c'est singulier, reprit la paysanne; c'est justement le jour de naissance et l'âge de mon garçon. Oh ! Richard, poursuivit-elle, donne des fleurs à cette dame, je t'en prie.—Non, dit la dame, je les enverrai chercher ce soir; lady Ranelagh est venue avec moi; je l'ai laissée sur la grande pelouse à deux pas d'ici, je ne veux pas qu'elle voie les fleurs que je lui destine.....—Sans doute, madame, vous êtes venue prendre les eaux? —Oui, nous sommes arrivées avant-hier...Mais paix ; lady Ranelagh m'a suivie. Tenez, la voilà ; ne lui parlez point de la surprise que je lui prépare...". A ces mots Richard lève les yeux, et il voit une jeune persome d'une taille élégante, vêtue de deuil, le visage caché par un grand voile

noir, marchant lentement, et donnant le bras à une femme-de-chambre. Elle demande la permission de se reposer un moment, et elle va s'asseoir à côté de la nourrice. Les graces répandues sur toute sa personne et la douceur extrême du son de sa voix, intéressent Richard, et lui inspirent une vive curiosité de voir son visage. " Comment vous trouvez-vous, ma chère Fanny, lui demanda son amie?—Bien foible, répondit lady Ranelagh, mais beaucoup moins souffrante: cette promenade m'a fait du bien.—Madame est malade, dit la nourrice.— Ma mère, interrompit Richard, ces dames accepteroient peut-être des fraises et de la crême." A ces mots la nourrice se leva précipitamment, et courut vers la chaumière. Lady Ranelagh remercia Richard en ajoutant: " Ce jardin est délicieux." En prononçant

ces paroles elle leva son voile, et découvrit un visage enchanteur; son regard modeste et languissant et sa douce pâleur rendoient sa beauté aussi intéressante qu'elle étoit frappante et régulière. Richard, immobile, la considéroit en silence, et lady Ranelagh, de son côté, regardoit avec surprise ce jeune et beau jardinier, qui avoit l'air si noble. " Cultiver ces belles fleurs, lui dit-elle, a sans doute toujours fait votre bonheur?—Oui, madame, jusqu'ici.....". Ces mots, *jusqu'ici*, ne furent point insignifians pour lady Ranelagh. Une intention délicate est toujours saisie par une femme, sur-tout lorsqu'elle en est l'objet. Mais elle veut alors faire expliquer bien clairement ce qu'elle n'a entendu qu'à demi-mot. " *Jusqu'ici :* reprit lady Ranelagh ! c'est-à-dire que *maintenant* encore votre plus grand plaisir est de cultiver vos

fleurs ?—Pardonnez-moi, madame ; il en est un pour moi beaucoup plus doux. — Et lequel donc ?— Celui de vous les offrir..." A ces mots les deux amies étonnées se regardèrent ; elles ne comprenoient pas qu'un paysan s'exprimât ainsi. Richard, durant ce moment de silence, cueilloit ses plus belles fleurs ; il en forma une superbe gerbe ; ensuite la partageant en deux parties inégales, il présenta la plus belle à lady Ranelagh, et l'autre à son amie. Dans cet instant la nourrice de Richard accourut, en annonçant que le déjeûner étoit servi dans la chaumière. La bonne femme n'étoit pas fâchée de faire voir aux deux étrangères l'intérieur élégant de la maison. Leur surprise fut extrême en entrant dans le salon ; c'étoit une belle bibliothèque en bois d'acajou, et elle étoit ornée de vases d'albâtre, de porphyre et de bustes antiques po-

sés sur le haut des armoires. Cette pièce, en rotonde, recevoit le jour du plafond, à travers de beaux vitraux de diverses couleurs. Sur une grande table de marbre blanc, placée au milieu du salon, on trouva des fruits et de la crême. Cependant Richard avoit disparu; mais il revint un instant après. Il avoit passé un habit; et ce vêtement, quoique très-simple, n'étoit pas celui d'un paysan. On l'invita à se mettre à table; il répondit qu'il avoit dëjeûné; mais il s'assit à quelque distance des deux dames. Madame Brown (l'amie de lady Ranelagh) le questionna sur sa bibliothèque, et ses réponses prouvèrent qu'il avoit reçu l'éducation la plus distinguée. La nourrice interrompit cette conversation pour montrer un beau volume d'estampes, que le comte d'Essex avoit donné à Richard; "Car, ajouta-t-elle, ce bon sei-

gneur est venu trois fois chez nous, et il a donné encore à Richard un beau petit livre tout encadré de dorures, et il a écrit dedans la bonne aventure de Richard." Pendant ce récit, lady Ranelagh examinoit alternativement la nourrice et Richard, et elle dit à la paysanne : "Et c'est-là votre fils ?... N'est-ce pas tout comme, répondit-elle ; je suis sa nourrice... Ah !...s'écria lady Ranelagh, tout est expliqué. Cette charmante chaumière n'est qu'une maison de fantaisie, et..... —Non, madame, interrompit Richard, vous êtes véritablement chez un paysan : orphelin dès le berceau, je fus recueilli par M. Mulcroon, et tout ce que vous voyez ici qui vou étonne, et l'ouvrage de cet homme bienfaisant, auquel je dois mon existence et mon éducation.—Ah ! reprit lady Ranelagh avec attendrissement, les sentimens et l'esprit que

vous montrez, valent mille fois mieux que la fortune et la naissance." Après le déjeûner, lady Ranelagh se leva pour s'en aller, et, en remerciant Richard, elle reprit le gros bouquet qu'elle avoit reçu de lui, en lui disant : "Vous ne savez pas que c'est aujourd'hui mon jour de naissance ; et j'aime mieux ces fleurs et cette matinée qu'une fête.... Eh bien ! s'écria la nourrice, c'est aussi comme une fête pour nous, et c'est aussi le jour de naissance de Richard....— Et quel âge a-t-il ?—Dix-huit ans. Cette petite circonstance parut frapper lady Ranelagh : elle soupira.— Il y a aussi *dix-huit ans* que j'existe, dit-elle ; mais j'ai déjà beaucoup souffert ; je suis bien plus vieille que M. Richard !

Lady Ranelagh sortit, laissant à Richard un souvenir ineffaçable, et une émotion d'autant plus vive, qu'il

n'avoit jamais rien éprouvé de semblable.

Le soir même, il envoya une grande corbeille pleine de fleurs à madame Brown, l'amie de lady Ranelagh : il joignit à cet envoi des vers charmans sur le jour de naissance de lady Ranelagh et sur la visite dont elle avoit honoré la chaumière. Lady Ranelagh relut plusieurs fois ces vers: elle les loua beaucoup, elle les garda, ne voulut point les montrer, et ne parla plus de Richard ; mais elle questionna tout le monde sur Mulcroon, et elle témoigna un grand désir de connoître ce respectable vieillard.

Richard, de son côté, prit beaucoup d'informations sur lady Ranelagh : il apprit qu'elle étoit veuve depuis six mois d'un vieillard qu'elle avoit épousé à quinze ans, pour lequel elle avoit pris tout l'attachement qu'on peut

avoir pour le meilleur des pères, et qu'elle avoit soigné durant une longue maladie avec la tendresse la plus touchante. Tous ces détails produisirent une profonde impression sur le cœur de Richard ; il alloit très-rarement aux assemblées des buveurs d'eau ; mais le surlendemain il ne manqua pas d'y suivre Mulcroon ; il n'y vit point celle qu'il cherchoit ; lady Ranelagh, encore en deuil, ne vouloit pas se trouver dans des lieux où l'on dansoit. Dans son absence, Richard n'aperçut pas sans émotion madame Brown qui vint à lui, fit connoissance avec Mulcroon, et l'invita, ainsi que son jeune élève à venir prendre du thé chez elle le lendemain matin.

Ce fut un beau jour pour Richard que celui où il revit lady Ranelagh, qu'il trouva plus charmante encore que la première fois ; elle lui parla très-

peu ; mais elle s'occupa beaucoup de Mulcroon, et elle charma ce bon vieillard par sa grace et par la bienveillance affectueuse qu'elle lui montra. Encouragé par cet accueil, il conjura les deux amies de venir passer chez lui le reste de la journée : l'on y consentit ; et l'on partit ensemble dans une calèche à quatre places. Après le dîner on se promena longtemps dans le beau parc de Mulcroon, et sur le soir on se rendit à la chaumière. Lady Ranelagh, toujours froide et silencieuse avec Richard, parut charmée de revoir la bonne nourrice, et fut remplie d'affabilité pour elle. Tandis que madame Brown et Mulcroon s'amusoient à considérer une volière, lady Ranelagh prit le bras de la paysanne pour se promener dans le parterre, et Richard n'osa la suivre. Lady Ranelagh, après avoir fait quelques pas, se plaignit d'une

extrême lassitude, et cherchant des yeux le banc de gazon sur lequel elle s'étoit reposée peu de jours auparavant, elle remarqua qu'il étoit à moitié caché par un beau rosier blanc nouvellement planté à la place même qu'elle avoit occupée. Alors, pour éloigner la paysanne, elle lui donne une commission ; ensuite elle s'approche du rosier, elle en écarte les branches, et elle découvre à travers le feuillage une plaque de marbre blanc incrustée dans le gazon, et sur laquelle ces mots étaient écrits : *Le 29 Mai ! premier jour de ma vie !....* Lady Ranelagh, surprise et touchée, resta quelques instans immobile, les yeux fixés sur ce marbre, et tenant toujours écartées les branches de l'arbuste qui la couvraient. Tout-à-coup elle entend un léger bruit, elle tourne la tête, et elle aperçoit Richard à côté d'elle !...A cette vue elle tressaille, et

se relève en rougissant et en affectant de prendre un air sévère. Richard trembloit ; cependant prenant la parole d'une voix basse : " Daignez songer, madame, dit-il, que j'avois caché ce marbre..." A cette espèce de reproche, lady Ranelagh n'eut rien à répondre ; elle baissa les yeux... " Mais, reprit Richard, dois-je-être embarrassé que vous ayiez lu cette inscription ? elle ne contient rien que de simple et de vrai... *Le 29 de Mai* fut le premier jour de ma vie ! avant cette époque je n'avois rien vu, je ne sentois point, je n'existois pas ! Je le sais, ma vie ne sera pas heureuse... Ah ! qu'importe ? je souffrirai avec constance... Allons rejoindre M. Mulcroon, interrompit sèchement lady Ranelagh." En disant ces mots, elle s'éloigna précipitamment.

Depuis ce jour lady Ranelagh évita Richard avec un soin extrême ; elle ne

retourna plus à Blackrock, elle n'alloit point aux assemblées. Richard la rencontra deux ou trois fois chez madame Brown ; mais il n'osa lui parler, et il n'en obtint jamais un regard. Au bout de deux mois elle partit pour se rendre à Londres. Elle laissa Richard le plus amoureux de tous les hommes, et cependant il n'étoit pas aussi à plaindre que l'on pourroit l'imaginer. Malgré son peu d'expérience, il sentoit que la conduite de lady Ranelagh n'annonçoit ni du mépris pour sa personne, ni même une parfaite indifférence. Il avoit raison: toujours un peu de plaisanterie ou même d'ironie piquante se mêle au dédain véritable ; et on ne fuit point avec tant de soin l'amant qu'on méprise ; on ne s'arme point avec lui d'une fierté si solennelle et d'une rigueur si sérieuse ; cette espèce d'emphase, cette grave importance, ne

sont jamais d'un mauvais augure ; l'insensibilité ne prend point toutes ces grandes précautions ; elle se laisse voir en tout sans presque songer à se montrer. Enfin Richard savoit que lady Ranelagh connoissoit tout son amour, et cette idée, dans une passion malheureuse, est une grande consolation. A dix-huit ans, avec beaucoup d'amour manque-t-on jamais d'espérance ?..... L'absence afflige, mais elle n'effraye pas ; le champ de la vie paroît si vaste ! les obstacles ne découragent point, au contraire ils animent ; on a une telle idée de ses forces ! Avec quelle facilité, avec quelle confiance on forme des projets chimériques ! Age heureux où l'on jouit de tout ce qu'on désire, où tous les rêves de l'imagination sont des enchantemens ! Ah ! comment la jeunesse ne seroit-elle pas aimable, sensible et généreuse ? Rayonnante d'es-

poir, elle attend tout, elle se promet tout et du sort et des hommes ; elle compte sur la bienveillance universelle et sur l'inviolable fidélité de l'amour et de l'amitié....

Le jour du départ de lady Ranelagh, Richard étant dans son jardin, s'assit sur le siége de gazon, et regardant la moitié du banc couverte par le rosier : " Je l'ai vue là, dit-il, pour la première fois ! je l'ai vue là !... Nulle autre désormais n'occupera cette place !.... Elle est partie !... J'aime sa fierté, qui ne s'est point démentie !...Ce grand caractère répond de sa constance. Si jamais, son cœur s'attache véritablement, elle ne changera point ; elle aimera toujours !... La veille de son départ, quand je la rencontrai chez madame Brown, je la vis pâlir en m'apercevant... Elle ne m'oubliera point !... Son rang, sa naissance, tous les pré-

jugés nous séparent.... Je bénis la Providence, qui mit entre nous tant de barrières ; elle me préparoit la gloire et le bonheur de les franchir; elle offre un but à cette ambition vague qui me consumoit en secret. Non, je ne voudrois pas devoir celle que j'aime à de froides convenances: pour la mériter, il faut la conquérir; il faut triompher d'elle, ainsi que de tous les autres obstacles : elle doit se donner au plus vertueux, au plus digne ; je forcerai son choix.....

Ces pensées redoublèrent l'ardeur de Richard pour l'étude ; une application si constante faisoit les délices de Mulcroon. Ce vieillard, âgé de quatre-vingts ans, touchoit au terme de sa longue et vertueuse carrière : il vécut encore dix-huit mois ; au bout de ce temps il s'affaissa tout-à-coup, et, après une maladie de quelques

jours, il expira doucement dans les bras de Richard.

L'affligé Richard rendit avec solennité les derniers devoirs à son bienfaiteur; ensuite il se renferma dans sa chaumière, et il y passa l'hiver entier dans la plus profonde retraite. Aux premiers jours du printemps, il reçut la visite d'un ancien ami de Mulcroon, venu de Dublin pour prendre les eaux qui se trouvoient dans le voisinage de Blackrock. Cet ami, nommé Blumer, s'intéressoit vivement à Richard; il lui apprit que l'un des plus grands seigneurs de l'Irlande par sa naissance et sa fortune, Sir Charles Manwood, étoit cette année pour la première fois aux eaux. " Je sais, continua Blumer, qu'il a besoin d'un secrétaire; je vous ai proposé: plusieurs autres personnes lui ont parlé de vous avec éloge; il est favorablement disposé; il ne

veut que vous voir pour se décider ; et il viendra aujourd'hui visiter votre chaumière. "

Richard ne vit d'abord, dans cette proposition, que l'humiliation de se mettre aux gages d'un particulier ; mais Blumer l'assura que sir Charles Manwood passoit la plus grande partie de sa vie à la cour, qu'il avoit un immense crédit, qu'il étoit rempli de mérite et d'esprit, et qu'il lui seroit facile de faire la fortune d'un secrétaire qui sauroit gagner son amitié. Il y a dans le gouvernement tant de places honorables et lucratives auxquelles vous pourriez prétendre par la suite ! continua-t-il ; mais vous n'êtes que dans votre vingt-deuxième année ; vous avez perdu votre père adoptif, il vous faut un protecteur qui puisse vous procurer les moyens de faire connoître vos talens. Sir Charles Manwood jouit

d'une grande faveur et d'une fortune immense ; il est magnifique, aimable, plein de grace et de bonté. Si Mulcroon vivoit, il vous presseroit de saisir avec empressement cette heureuse occasion de sortir de l'obscurité, et de vous introduire dans le grand monde sous des auspices si favorables.

Richard, en soupirant, se rendit à ces raisons, mais en regrettant avec amertume que son nouveau protecteur ne fût pas le comte d'Essex.

Le même jour, Manwood vint à la chaumière ; il en loua l'élégance ; il causa beaucoup avec Richard : il parut charmé de lui, et lui montra la plus grande affabilité. Richard ne lui trouva ni la grace, ni les manières à la fois nobles, simples et naturelles du comte d'Essex ; mais il fut satisfait de son esprit et de son accueil.

Deux jours après, Manwood envoya chercher Richard, et lui offrit

la place vacante de son secrétaire. Manwood lui fit un éloge séduisant de son propre caractère ; il n'oublia pas d'y mêler de grandes promesses pour l'avenir, et d'insinuer en même temps qu'il avoit un puissant crédit à la cour ; il fit entendre qu'il étoit considéré de la reine et des ministres, et l'ami du comte d'Essex. Richard, ébloui par ce pompeux étalage, accepta la place avec reconnoissance ; et il fut décidé qu'il partiroit, sous quinze jours, avec sir Charles Manwood, qui comptoit passer toute la belle saison dans une superbe terre qu'il possédoit en Irlande, à soixante milles de Dublin.

Richard laissa la bonne Maria, sa nourrice, dans sa chaumière, en lui recommandant sa bibliothèque, ses oiseaux et ses fleurs Il fut prendre congé, à Dublin, des amis de Mulcroon, tous devenus les siens. Re-

savoit pas garder le secret d'un succès, ou même cacher une espérance flatteuse. Quand son orgueil étoit blessé, tous ceux qu'il ne craignoit pas éprouvoient les effets de sa mauvaise humeur; les sujets les plus légers lui servoient alors de prétexte pour se plaindre avec hauteur, et souvent avec emportement. Les ambitieux sans génie, les fats et les coquettes, paroissent avoir les plus étranges caprices, et n'en ont point; leurs triomphes ou leurs revers produisent seuls l'étonnante variation que l'on remarque dans leur humeur. Manwood auroit possédé parfaitement l'art de se faire valoir, s'il eût eu assez d'empire sur lui-même pour parler moins de lui et pour se moins vanter; mais l'égoïsme et l'orgueil sont mille fois plus imprudens que l'amour. Manwood qui, sur tout autre point, avoit le tact et la me-

sure que donnent l'usage du monde, en manquoit absolument lorsqu'il s'agissoit de lui. Dans l'homme de la cour, le caractère de l'*important* se confond naturellement avec celui de l'orgueilleux : aussi Manwood offroit-il sa protection à tous ceux qui l'approchoient, quoiqu'il fût très-décidé à n'agir que pour son intérêt direct ou relatif. Lui contoit-on simplement une affaire, sans penser à lui demander son appui, il repondoit machinalement : *Donnez-moi une note la-dessus.* Il ne parloit jamais des opérations publiques du gouvernement qu'avec un ton ministériel et mystérieux, qui faisoit entendre qu'il ne lui étoit pas permis d'en dire davantage. Il étoit impossible de lui apprendre une nouvelle politique ; il répondoit toujours : *je le savois.* N'ayant aucune place importante, et vivant dans un grand désœuvre-

ment ; il paroissoit toujours surchargé d'affaires ; il n'avoit point de correspondance nécessaire ou suivie, et quoiqu'il fût très fastueux et qu'il eût un grand état de maison, il auroit mieux aimé se passer de cuisinier que de secrétaire ; il ne cultivoit que les gens en place, et, quelque peu satisfait qu'il en fût, il se louoit toujours d'eux et de *la grace* qu'ils avoient avec lui. Les rencontroit-il, aussitôt il les tiroit à l'écart pour leur parler tout bas ; il avoit constamment quelque secret à leur dire ou quelque chose à citer d'eux. Toujours mécontent de la reine, non-seulement il n'osoit fronder son gouvernement, mais il approuvoit même ce qu'elle faisoit de blamable pour se donner l'air partial d'un courtisan bien traité. Il haïssoit le comte d'Essex, parce qu'il l'envioit. Le comte d'Essex étoit un grand général ; Man-

wood n'avoit eu à la guerre ni commandement considérable, ni succès; et, au fond de l'ame, il trouvoit fort étrange qu'on ne le préférât pas au comte d'Essex pour le mettre à la tête des armées; néanmoins il ne parloit de lui qu'avec le ton de l'amitié. Après beaucoup d'intrigues obtenoit-il une grace, il en paroissoit surpris et peu touché: il disoit nonchalamment qu'il ne l'avoit ni desirée ni sollicitée; on avoit pensé à lui sans qu'il s'en doutât; ou bien, s'il ne pouvoit nier des démarches publiques, il assuroit qu'il n'avoit aig que par complaisance pour sa famille et pour ses amis. Loin d'avoir les goûts simples qui font aimer la campagne, il méprisoit l'agriculture: cependant, possédant une magnifique terre en Irlande, il y venoit presque tous les ans passer au moins une partie de l'été; il ne s'y ennuyoit pas,

il y régnoit, et il pouvoit là se vanter avec moins de ménagement qu'à Londres. Il ne connoissoit dans la société qu'un moyen de réussir, la flatterie ; il la prodiguoit pourvu qu'on la lui rendît ; et malgré la fausseté de ses louanges, il étoit toujours la dupe de celles qu'on lui donnoit ; il ne croyoit à la sincérité des autres que lorsqu'on faisoit son éloge.

Durant la route, Richard fut tête-à-tête, dans la même voiture, avec Manwood. Ce dernier annonça à son jeune secrétaire qu'ayant naturellement un caractère plein de franchise, il alloit dès cet instant lui parler avec une confiance qu'il lui conserveroit toujours, si, d'après ce qu'on lui avoit dit, et comme il le croyoit, il s'en rendoit digne par sa parfaite discrétion. Après ce préambule, Manwood se mit à conter toutes ses *belles actions*, et ce qu'il

avoit fait, et ce qu'il auroit fait s'il n'eût pas été traversé par des envieux ; il détailla toutes les conversations qu'il avoit eues avec les ministres et avec la reine, dans lesquelles il avoit conseillé tout ce qui s'étoit fait de bon, et prévu toutes les conséquences fâcheuses des fautes politiques commises depuis dix ans ; enfin il prouva que s'il n'occupoit pas les premières places de l'état, c'est qu'il ne s'en étoit pas soucié, et qu'il avoit trop de philosophie pour être ambitieux. Richard, émerveillé de tous ces récits, étoit bien fier intérieurement de se trouver initié tout-à-coup dans des secrets de cette importance ; il se félicitoit d'obtenir si promptement une confiance si flatteuse : il crut même devoir la payer par la sienne, il auroit ouvert son cœur à Manwood, il lui auroit fait l'aveu de sa passion pour lady Ra-

nelagh, toujours présente à son souvenir, si Manwood lui eût témoigné la moindre curiosité sur ce qui le regardoit. Mais il n'en pouvoit trouver l'occasion ; les entretiens particuliers de Manwood avec ses inférieurs n'étoient jamais des dialouges ; il y parloit toujours. Si, par hasard, on essayoit aussi de l'entretenir de soi, il ne faisoit pas une seule question, il rêvoit à autre chose. Il n'imposoit pas silence par un air impérieux : Manwood, tête-à-tête, avoit toujours l'air d'un bon homme ; il étoit même alors très-affectueux ; il vouloit être écouté avec intérêt ; il ressembloit, dans ce cas, à presque tous les princes, qui ne repoussent pas la confiance par le dédain, mais qui l'anéantissent par l'insouciance et la distraction.

Le château de Manwood, situé dans un beau pays, étoit vaste et magnifi-

que ; son parc passoit pour le plus beau de l'Irlande. Dès le lendemain de l'arrivée de Manwood, on vit accourir chez lui tous les petits propriétaires des environs, c'est-à-dire ses courtisans. La *cour* se forma et devint très-nombreuse les jours suivans, et Richard ne put s'empêcher d'être désagréablement frappé de l'espèce d'affabilité protectrice que Manwood affectoit en recevant toutes ces personnes. Il eut un autre sujet de surprise qui lui fit plus de peine encore. En causant avec plusieurs gentilshommes voisins, il s'aperçut qu'ils tenoient aussi de Manwood tous les *secrets d'état* qu'il lui avoit confiés : il commença à soupçonner qu'il y avoit trop de fatuité dans le caractère de Manwood pour que l'on pût raisonnablement compter sur sa franchise. Cette découverte le refroidit beaucoup et l'affligea.

Au bout de quelques jours, Richard fut invité, par un des voisins, à dîner dans une maison dont la singularité attiroit beaucoup de curieux: elle étoit située parmi les montagnes de Wicklow, dans un lieu pittoresque nommé *Dargle*. On voyoit près de là un rocher aussi fameux dans la contrée que le fut jadis, dans la Grèce, le promontoire de Leucade: on l'appelloit *le Saut de l'Amante* *. Ce rocher est d'une prodigieuse élévation, et domine un affreux précipice. On conte que jadis une jeune personne, victime d'une séduction, conduisoit son mant sur la cime de ce rocher, et que là, ne pouvant obtenir de lui la promesse de l'épouser, elle se leva, lui dit un éternel adieu,

---

* *The Lover's Leap*, que l'on montre en effet à Dargle en contant la romanesque tradition que l'on rapporte ici.

et s'élança dans le précipice. Un orme et quelques cyprès plantés au pieds du rocher, sur le bord de l'abyme, offrent un ombrage épais aux voyageurs que la curiosité conduit dans ce lieu.

Richard après le dîner, sortit seul de la maison, au déclin du jour, pour aller visiter le rocher. Comme il étoit tard, il n'entrepit point de gravir jusqu'au sommet; il monta du côté opposé à celui des arbres, et trouvant un endroit commode pour se reposer, il s'assit auprès d'une fontaine : cette eau limpide et pure sortant de la roche, couloit d'abord mollement et sans bruit sur une mousse légère, et tombant ensuite dans le gouffre, elle produisoit un murmure sourd et plaintif qui sembloit partir du fond de cet abyme. Richard crut entendre les gémissemens de la malheureuse victime de l'amour, dont ce précipice

effrayant fut le tombeau. Ces idées romanesques et le sovenir de lady Ranelagh, le plongèrent dans une profonde rêverie. Au bout d'une demie-heure, s'apercevant que la lune commençoit à paroître, il se leva pour retourner à Dargle ; il descendit le rocher du côté des arbres ; et comme il touchoit aux cyprès, il entendit soupirer sous ces ombrages : son émotion le força de s'arrêter pour écouter mieux. Dans ce moment une voix un peu voilée, mais dune douceur enchanteresse, chanta les paroles suivantes :

Déjà la nuit couvre la cime
Du rocher fatal de l'Amour.
Fuyez, amans ; que mon ombre à son tour
Puisse gémir du malheur et du crime
Qui me coûta l'innocence et le jour,

Quand la nature appesantie,
Du repos goûte la douceur,
Je souffre encor dans ce lieu plein d'horreur
Le vrai tourment du cœur et de la vie :
Le repentir et le remords vengeur !

Rocher menaçant et terrible,
Qui fut jadis teint de mon sang,
Sois de l'amour un emblème effrayant,
Et que l'amante et crédule et sensible,
A ton aspect recule en frémissant.

Mille fleurs décorent ta cime,
Qui va se perdre dans les cieux;
On y respire un air délicieux;
Mais à tes pieds est un profonde abyme!
Tels sont, Amour, tes charmes dangereux.

Ici la voix se tut; et Richard, toujours immobile, apperçut un rayon de la lune à travers les arbres; il porta ses regardes de ce côté, et il vit distinctement, entre deux cyprès, une figure blanche et svelte, qui paroissoit s'élever du fond du précipice..... Aussitôt Richard s'avança précipitamment vers cet objet, en s'écriant: "Qui êtes-vous? daignez me le dire, je vous en conjure". A ces mots la figure prit la fuite avec la légèreté d'un ombre. Richard la poursuivit; il tendit les bras pour l'atteindre; il saisit un voile qui se

détacha et qui resta dans ses mains ; mais le figure se perdit dans les rochers, et elle disparut. Richard craignant de s'égarer la nuit dans ces lieux sauvages, revint sur ses pas, emportant avec lui le voile de la mystérieuse inconnue. De retour chez son hôte, il se contenta de dire qu'il avoit trouvé dans sa promenade un superbe voile de dentelle. Afin de découvrir à qui ce voile appartenoit, il se décida à coucher dans cette maison, quoiqu'il eût promis à Manwood de retourner le soir même au château. Le lendemain matin il se rendit seul au rocher : comme il alloit le gravir, il remarqua sur le roc de gros caractères nouvellement gravés, et il lut avec une extrême émotion ces paroles :

" *En vain vous auriez l'audace*
" *de me poursuivre, vous ne m'at-*
" *teindriez jamais.* "

Richard devina bien que c'étoit l'ombre qu'il avoit poursuivie la veille qui venoit d'écrire cette inscription qui s'adressoit sûrement au téméraire qui avoit voulu *l'atteindre*. Un langage si fier le frappa vivement, et redoubla sa curiosité. Il dîna avec beaucoup de monde : il reparla du voile de dentelle : on voulut le voir, et l'une de personnes de la société assura qu'il appartenoit à une jeune dame arrivée depuis peu de jours dans un château voisin. " Et quel est le nom de cette dame? demanda Richard.-Elle s'appelle lady Ranelagh." A cette réponse, Richard éperdu resta pétrifié. Il se rappela l'inscription qu'il avoit lue le matin, et qui s'accordoit si bien avec le caractère de lady Ranelagh ; mais il n'imagina pas qu'elle l'eût reconnu au son de sa voix lorsqu'il lui avoit parlé ; il pensa qu'elle n'avoit écris ces paroles que

pour un inconnu. La joie de retrouver lady Ranelagh le plongea dans une rêverie dont il ne sortit qu'après le dîner, lorsqu'une jeune personne chanta la romance *du fantôme de l'amante abusée ;* et c'étoit celle qu'il avoit entendu chanter la veille au pied du rocher par lady Ranelagh. Cette romance, composée depuis long-temps, étoit connue de tous les habitans de ces montagnes. Richard s'échappa de cette nombreuse assemblée pour voler au château de lady Ranelagh, heureux de penser qu'il alloit la revoir après quatre ans d'absence, qu'il la retrouvoit libre encore, et qu'elle possédoit une terre dans ce voisinage. Il arrive plein de trouble, de crainte, d'amour et d'espérance : il se nomme, et on lui dit que milady vient de partir, et qu'elle ne reviendra que dans huit jours. Richard remit tristement le

voile à un valet-de-chambre : ensuite il fut à Dargle faire ses adieux, et il retourna chez Manwood. Il descendit de cheval au haut de l'avenue de château, et traversant les cours à pied, il entra dans la salon au moment où tout le monde revenoit de la promenade. Manwood, impérieux et despote, avoit trouvé fort mauvais que son jeune secrétaire eût prolongé d'un jour son absence sans en avoir demandé la permission. Cependant, comme Manwood vouloit faire ce soir même une confidence, il ne jugea pas à propos de montrer de l'humeur dans cette occasion, se réservant d'en saisir une autre pour faire sentir à Richard toute sa dépendance. A peine Richard eût-il mis le pied dans le salon, qu'il n'y vit au milieu de vingt personnes, qu'un seul objet ; c'étoit lady Ranelagh plus charmante que jamais, et que dans cet instant

la plus vive rougeur embellissoit encore·····Richard, troublé jusqu'au fond de l'ame, chancelle et s'avance en tremblant. Manwood crut bonnement (car l'orgueil a quelquefois aussi sa bonhomie) qu'il n'osoit l'aborder dans la crainte d'être réprimandé sur son séjour à Dargle : et se décidant pour ce soir à la clémence, il sourit d'un air protecteur, l'appela et tâcha de le rassurer en lui faisant plusieurs plaisanteries sur sa *longue absence.* Richard balbutia avec distraction quelques mots entrecoupés, et Manwood, charmé de paroître aussi imposant, lui sut un gré infini de cet excès de timidité. L'arrivée de Richard mit la conversation sur les montagnes de Wicklow : on questionna Richard, qui répondit qu'il n'avoit vu que le rocher *du Saut de l'Amante,* et qu'il en conserveroit un souvenir ineffaçable.

Un instant avant le souper, Richard s'approcha de lady Ranelagh, et lui dit d'une voix basse et mal assurée, qu'il avoit eu l'honneur de se rendre chez elle pour lui faire *une restitution.* "Je savois, répondit froidement lady Ranelagh, que vous aviez ce voile : que vous me demandâtes qui j'étois, je vous reconnus au son de voix." Lady Ranelagh, par cet aveu, vouloit prouver à Richard que l'inscription du rocher s'adressoit personnellement à lui. Elle crut par cette franchise, ôter toute espérance à l'amant dont sa fierté rejetoit l'hommage ; mais il n'y a rien de si maladroit que le dédain affecté d'une femme sensible. Quand on aime on ne réfléchit guère aux moyens qu'on emploie pour le cacher ; on se pardonneroit si facilement une imprudence ! Une intention rigoureuse suffit à l'orgueil, le cœur qui la com-

bat empêche d'en examiner toutes les conséquences ; enfin on peut avoir de la force, mais on n'a point de présence d'esprit quand on résiste à son penchant.

Richard, dans la réponse de lady Ranelagh, ne fut frappé que d'une chose, c'est qu'après quatre ans d'absence elle eût sur-le-champ reconnu sa voix, quoiqu'il n'eût dit qu'une seule phrase····et aussitôt elle avoit pris la fuite····Pourquoi donc cette espèce de frayeur, si prompte, si involontaire ? Auroit-elle fui pour tout autre homme de sa connoissance ? non sans dout···· Si Richard eût mieux connu les femmes, il auroit caché la joie que ces rapides réflexions lui causèrent ; il n'auroit pas irrité l'amour-propre qui s'opposoit au sentiment dont il étoit l'objet. Lady Ranelagh s'attendrissoit en secret en pensant qu'elle

alloit accabler Richard ; et de tous les effets qu'une femme peut produire, il n'en est point qui soit plus flatteur à ses yeux. L'amour est comme tous les tyrans ; il pense que le pouvoir et l'empire se montrent mieux, en imprimant la crainte et en plongeant dans l'abattement, qu'en inspirant l'espérance et la joie.

La surprise de lady Ranelagh fut extrême en voyant le visage de Richard s'épanouir. "Quoi ! madame, lui-dit-il, vous m'aviez reconnu, vous n'aviez point oublié le son de ma voix ?...". Cette remarque embarrassante, qui n'étoit qu'une naïveté d'un jeune homme sans art et qui n'avoit aucun usage du monde, parut à lady Ranelagh d'une telle présomption, qu'elle ne trouva point de termes pour exprimer son dépit et sa colère. "Et moi aussi je vous aurois reconnue, poursuivit Richard, si avant cette époque

j'avois pu vous entendre chanter un seul instant ; mais j'aurois dû vous deviner ; qu'elle autre voix pouvoit produire sur mon cœur une semblable impression !... Ce fut par instinct que je volai sur vos traces... Que m'importeroit *d'atteindre* une autre...".

A ces mots lady Ranelagh se leva brusquement en disant : "Je vous défends de me suivre et de me parler désormais," et elle s'éloigna. Pendant le souper elle ne put s'empêcher de jeter les yeux sur Richard, placé à l'autre bout de la table vis-a-vis d'elle ; elle lui trouva l'air préoccupé ; mais elle ne vit sur la physionomie aucune impression de tristesse. En sortant de table, Richard courut s'enfermer dans sa chambre ; au bout d'un quart-d'heure il reparut dans le salon. Dans ce moment, lady Ranelagh assise à une table de jeu, laissa tomber

une de ses cartes ; elle se penchoit, un bras tendu sous la table, pour la ramasser, Richard s'y précipite, et saisissant avec ses deux mains la main de lady Ranelagh, il ouvre cette main tremblante que roidissoit en vain la colère : il y place un billet, la renferme, et la lâchant aussitôt, il se relève précipitamment en disant, *voici la carte ;* et en effet, il jette la carte sur la table. Alors s'éloignant des joueurs, il fut s'asseoir à l'autre extrêmité du salon. Que pouvoit faire lady Ranelagh malgré son dépit et sa fierté ? elle n'auroit pu se soustraire à cette espèce de violence sans faire une scène éclatante et ridicule : elle prit donc le parti de glisser le billet dans sa poche et de garder le silence. Elle se plaignit de la migraine : c'étoit un prétexte pour se coucher de bonne heure. Dès qu'elle fut dans sa chambre, elle chercha dans sa poche ce

billet, qui lui sembloit peser cent livres, tant il la gênoit là, et tant elle avoit envie de l'en tirer. Il étoit cacheté ; elle l'ouvrit de premier mouvement, et elle y lut ce qui suit :

" Quel est mon bonheur ! vous " connoissez tout votre pouvoir sur " moi, et vous daignez l'exercer !... " Compter sur un dévouement sans " bornes c'est l'autoriser. Eh ! sans " l'empire suprême du sentiment. " auroit-on le droit de donner des " ordres absolus ? Commander avec " tant d'autorité, c'est faire un aveu. " Il me suffit. Ah ! régnez toujours, " et toujours j'obéirai. Vous devez " m'éprouver long-temps, avec " quelle joie je m'y soumets !..... " Je ne vous suivrai plus, je me tairai. " Qu'ordonnez-vous encore ?...."

Ce singulier billet mit le comble à l'étonnement de lady Ranclagh. " Comment ! dit-elle, ce jeune auda-

cieux qui n'a l'idée ni du monde ni des convenances, prend les rigueurs et la fierté pour des faveurs ! . . Il ose me déclarer sa passion, me forcer à recevoir une lettre d'amour, et concevoir l'espérance la plus extravagante ! . . . Comment le désabuser ? Si je tolère une telle insolence, il m'écrira sans cesse ; si je lui defends de m'écrire, il croira que je confirme cet *aveu* prétendu qui se trouve pour lui dans *l'autorité*. Ne dit-il pas que sans le *pouvoir suprême du sentiment, on n'auroit pas le droit de donner des ordres absolus ?* Je l'avouerai, il y a dans cette idée une fierté d'ame qui me plaît . . . Mais il est trop dangereux de lui donner des ordres, il a une manière si étrange de les interprêter ! . . . Je ne lui prescrirai plus rien. Je lui rendrai ses lettres sans les lire. Du moins il ne me suivra plus, ne me parlera plus :

billet, qui lui sembloit peser cent livres, tant il la gênoit là, et tant elle avoit envie de l'en tirer. Il étoit cacheté ; elle l'ouvrit de premier mouvement, et elle y lut ce qui suit :

" Quel est mon bonheur ! vous " connoissez tout votre pouvoir sur " moi, et vous daignez l'exercer !... " Compter sur un dévouement sans " bornes c'est l'autoriser. Eh ! sans " l'empire suprême du sentiment. " auroit-on le droit de donner des " ordres absolus ? Commander avec " tant d'autorité, c'est faire un aveu. " Il me suffit. Ah ! régnez toujours, " et toujours j'obéirai. Vous devez " m'éprouver long-temps, avec " quelle joie je m'y soumets !..... " Je ne vous suivrai plus, je me tairai. " Qu'ordonnez-vous encore ?...."

Ce singulier billet mit le comble à l'étonnement de lady Ranclagh. " Comment ! dit-elle, ce jeune auda-

cieux qui n'a l'idée ni du monde ni des convenances, prend les rigueurs et la fierté pour des faveurs ! . . Il ose me déclarer sa passion, me forcer à recevoir une lettre d'amour, et concevoir l'espérance la plus extravagante ! . . . Comment le désabuser ? Si je tolère une telle insolence, il m'écrira sans cesse ; si je lui defends de m'écrire, il croira que je confirme cet *aveu* prétendu qui se trouve pour lui dans *l'autorité.* Ne dit-il pas que sans le *pouvoir suprême du sentiment, on n'auroit pas le droit de donner des ordres absolus ?* Je l'avouerai, il y a dans cette idée une fierté d'ame qui me plaît . . . Mais il est trop dangereux de lui donner des ordres, il a une manière si étrange de les interpréter ! . . . Je ne lui prescrirai plus rien. Je lui rendrai ses lettres sans les lire. Du moins il ne me suivra plus, ne me parlera plus :

je ne dois rester ici que huit jours ; ainsi sa folie ne m'importunera pas et ne sera point remarquée. "

Tandis que lady Ranelagh, s'étonnoit, se fâchoit, et qu'elle prenoit son agitation, son trouble et son embarras pour de l'indignation, Richard veilloit très-désagréablement dans le cabinet de Manwood. Ce dernier l'avoit fait appeler pour lui faire une grande confidence, celle de ses desseins sur lady Ranelagh. Il ne dit pas qu'il eût de la passion pour elle. Sir Charles Manwood ne se déclaroit jamais amoureux d'une femme que lorsqu'il étoit sûr de réussir. Il conta seulement que ses amis lui conseilloient ce mariage. Il ajouta qu'il y pensoit, mais qu'il ne s'y décideroit pas légèrement, quoiqu'il eût lieu de croire qu'il n'éprouveroit aucun obstacle de la part de lady Ranelagh. Il prétendit que la reine, qui aimoit

beaucoup lady Ranelagh, désiroit vivement cette union, et la-dessus il nomma toutes les personnes qu'il auroit pu épouser s'il eût eu moins de nonchalance dans le caractère et plus d'ambition ; ce qui le conduisit à faire le détail de toutes ses bonnes fortunes. Il parla deux heures, et sans lacunes, car il parla toujours de lui. Enfin, à trois heures après minuit, il permit à son confident de s'aller coucher. Cette conversation ne fit d'autre impression sur l'esprit de Richard, que de lui inspirer le plus profond mépris pour Manwood ; il vit à découvert toute sa fatuité ; il admiroit trop lady Ranelagh pour craindre un tel rival ; et, de cet instant, il se promit de quitter un homme qu'il ne pouvoit plus estimer ; mais il vouloit passer chez lui les huit jours que lady Ranelagh devoit y rester.

Le lendemain matin, Richard eut

un grand mouvement de joie ; il vit arriver au château madame Brown, cette amie de lady Ranelagh dont il avoit été si bien traité, qnatre ans auparavant, à Blackrock. Madame Brown fut charmée de le revoir, et l'accueillit avec une grace qui toucha vivement Richard. Dans le cours de cette journée, Richard, en traversant une gallerie, rencontra lady Ranelagh. Se trouvant seul avec elle, il jeta à ses pieds une lettre, et il poursuivit son chemin avec une telle rapidité, que lady Ranelagh le perdit presque aussitôt de vue. Il fallut bien ramasser la lettre, afin qu'elle ne tombât point en d'autres mains : elle n'etoit point cachetée ; comment résister à la tentation de la lire ? Elle étoit conçue en ces termes :

" Sir Charles Manwood a des pré-
" tentions sur vous ; je vous connois
" assez pour être assuré que vous ne

" l'épouserez jamais : cependant ;
" après cette découverte, je ferois
" une lâcheté si je recevois ses confi-
" dences et si je restois chez lui. Je
" viens donc de lui déclarer que j'ai
" des affaires qui me forcent de le
" quitter ; je lui ai offert de finir un
" ouvrage qui l'intéresse, et que je
" n'achèverai tout-à-fait que le len-
" demain de votre départ. Ainsi je
" n'aurai été et je ne suis qu'*en visite*
" dans ce château ; car j'ai annoncé
" ce matin que je n'accepterois au-
" cune espèce d'appointemens pour
" le peu temps que j'y aurai passé.
" Je devois ce détail à celle qui dis-
" pose souverainement de moi, à
" celle qui peut seule me donner des
" ordres absolus. Daignez me dire
" pourquoi vous paroissez ne vou-
" loir pas recevoir mes lettres ? Vous
" ne m'avez point ordonné de ne
" pas vous écrire, et ne pas me dé-

"fendre une chose c'est la permettre.
" Vous voulez voir sans doute, si
" mon amour est aussi ingénieux
qu'il est tendre ; ah ! n'en dou-
" tez pas : puisque vous ne m'avez
" laissé que ce moyen de vous par-
" ler, vous aurez, quelle que soit
" votre résistance, une lettre de
" moi chaque jour. Pourrois-je
" manquer d'invention quand il s'a-
" git de vous exprimer ce que je
" sens ?....."

Lady Ranelagh trouva cette dernière lettre si originale, et la conduite de Richard si inconcevable et si embarrassante pour elle, qu'elle crut avoir besoin de conseil, et elle se décida à tout confier à madame Brown. Malgré sa colère contre Richard, elle lui savoit bien bon gré de quitter Manwood. Outre qu'elle estimoit ses motifs, elle aimoit à penser qu'il n'auroit jamais été *secrétaire*

d'un particulier. Elle l'avoit vu avec beaucoup moins de répugnance dans une chaumière, que *placé* près de Manwood. Les idées de domesticité n'ont rien de romanesque, et la vie pastorale s'accorde si bien avec celles qu'inspire un premier amour ! Des cabanes, des champs, et des fleurs plaisent toujours à l'imagination ; il semble que la véritable forme d'un amant dût être celle d'un jeune et beau berger.

Lady Ranelagh, en se plaignant hautement de la folie et de l'impertinence de Richard, conta tout à son amie. Madame Brown ne put s'empêcher de rire et de s'attendrir. "Ce pauvre jeune homme, dit-elle, qu'il est noble, sensible et candide ! sans parler de sa constance, car il étoit amoureux de vous à Blackrock.—Du moins alors il se taisoit. — Il s'est formé depuis.—Joliment ! il ne sait

réellement pas vivre. — Il sait aimer ; il sauroit plaire, si on le laissoit faire... — Plaire !... — Oui, il auroit cette insolence ; mais nous y mettrons bon ordre. — J'avoue que sur tout autre point il est bien élevé : il a de l'instruction, de l'esprit, des graces naturelles ; mais il n'a pas l'idée de ce qu'on doit à une femme, et sa présomption est insoutenable. — Vous appelez *présomption* une sincérité touchante ? — Comment, de la sincérité ! — Il est sans expérience ; il juge de votre cœur par le sien : certainement, nul sacrifice au monde ne lui coûteroit pour vous, et il pense qu'un tel amour doit toucher. Dès qu'on aime ainsi, et qu'on n'est point haï, on espère tout, on attend tout. — *Qu'on n'est point haï !* cette expression est étonnante. — Eh bien, quoi ! vous le haïssez ? — Je ne le hais point ; mais je n'imagine pas que

vous me soupçonniez d'avoir du penchant pour M. *Boyle*, pour le fils d'un paysan. — Non, certainement; mais je crois que s'il avoit la naissance de sir Charles Manwood, vous l'épouseriez. — Point du tout; je le trouverois trop jeune; nous sommes nés le même jour.... — Vous n'avez pas oublié cette circonstance. Enfin, je pense que vous lui pardonneriez sa jeunesse. Dites-moi si, malgré son étrange manière d'interpréter vos rigueurs et vos défenses, vous ne le trouvez pas plus aimable que sir Charles Manwoood, qui cependant connoît si bien les femmes, et qui a tant de galanterie et d'usage du monde? .... — Tous les hommes du monde me paroissent plus aimable que sir Charles Manwood. Mais il ne s'agit pas de cela; je vous demande comment je dois m'y prendre pour me débarrasser de ce

jeune extravagant ? — Cela est difficile ; il prend tout en si bonne part ! Au reste, vous quittez ce château dans cinq ou six jours ; d'ici là ne faites point de scène, puisqu'il n'ose ni vous parler ni vous suivre....—Et ses lettres ? — Nous les lirons, elles nous amuserons ; il sera curieux de voir les moyens qu'il emploiera pour vous les faire recevoir. — Tout ceci m'excède ; je voudrois être partie."

Voilà tout ce qui fut décidé dans cette première conférence ; c'est-à-dire qu'on ne forma aucun plan contre Richard. La bonne madame Brown, qui le trouvoit charmant, n'éprouvoit que de l'intérêt pour lui et de la curiosité ; lady Ranelagh avoit des idées très-confuses, une extrême agitation, et un redoublement d'aversion pour Manwood, que toute sa politesse suffisoit à peine pour dissimuler.

Richard avoit l'air si occupé de madame Brown, qu'on auroit dû l'en croire amoureux. Il pouvoit, en s'attachant à ses pas, se rapprocher sans cesse de lady Ranelagh ; et sans manquer à sa parole. Cependant il ne laissoit pas passer un jour sans écrire à lady Ranelagh ; elle trouvoit des billets dans son sac à ouvrage, dans ses gants, si elle les laissoit un moment sur un table ; elle en recevoit de timbrées par la poste. Elle avoit, à côté de sa chambre, une cabinet de toilette, dont la fenêtre, à quarante pieds d'élévation, donnoit sur une cour ; un soir on oublia de fermer cette fenêtre qui resta ouverte toute la nuit ; le lendemain matin, lady Ranelagh trouva une lettre sur sa toilette. Richard au risque de se tuer, étoit entré durant la nuit dans ce cabinet pour y déposer un billet. Cette imprudence,

qui pouvoit d'ailleurs compromettre cruellement la réputation de lady Ranelagh, l'irrita véritablement; Richard fut grondé par madame Brown, et voyant qu'elle étoit dans la confidence de lady Ranelagh, il lui donna une lettre qu'elle n'eut pas le courage de refuser, et qui contenoit l'aveu de son tort et de l'expression du plus vif repentir; il terminoit son billet en la *remerciant* d'avoir mis madame Brown dans sa *confidence*, et il *l'assuroit que désormais il ne feroit plus d'imprudences*, parcequ'il lui remettroit toutes ses lettres. Lady Ranelagh plus choquée que jamais, voulut enfin répondre. Richard reçut d'elle une billet, où il lut ces mots:

" Je ne me connois aucun *droit* " sur vous, monsieur, mais j'ai celui " d'être offensée d'une conduite ex- " travagante dont je suis l'objet. Je

" vous prie donc très-sérieusement
" de ne plus m'écrire, et de renoncer
" entièrement à une folie qui ne
" peut exciter que ma surprise et
" mon indignation. " Une heure après avoir envoyé ce billet, lady Ranelagh, encore dans sa chambre, reçut comme à l'ordinaire la fille du jardinier, enfant âgé de quatre ans, qui lui apporta une grosse botte de fleurs, et lady Ranelagh trouva dans une touffe de myrte, cette réponse de Richard. " Pour une faute irré-
" fléchie on n'abdique point un em-
" pire souverain accepté volontaire-
" ment. Souvenez-vous que de vous-
" même vous m'avez dit: *Je vous*
" *défends de me parler et de me*
" *suivre.* Vous ne m'avez pas seule-
" ment interdit de vous parler d'a-
" mour, vous m'avez défendu tout
" langage avec vous. Paroles sévères,
" mais charmantes pour moi, par le

" sens qu'elles renferment ! Je vous " l'ai déjà dit, l'amour seul peut " vous donner sur moi cette autorité " suprême; en disposant ainsi de " moi, vous vous êtes solennelle- " ment engagée, et vous le serez " tant que je serai soumis : j'ai fait " une imprudence, mais je ne vous " ai point désobéi.

" Je hais vos *prières*, je respecte " et j'adore vos ordres. Les plus ri- " goureux me sont chers ; ils me " prouvent l'opinion que vous avez " de mes sentimens. Commandez, " ou n'attendez plus de moi que de " véritables folies, et toutes les ré- " voltes impétueuses du desespoir."

Ce billet plongea lady Ranelagh dans le plus cruel embarras. Madame Brown fut appelée, et elle jugea que maintenant il étoit également dangereux de faire à ce singulier amant les défenses les plus rigou-

reuses, ou de le laisser agir, en affectant un profond mépris ; et l'on convint que, quoiqu'il n'eût aucun artifice, l'homme le plus consommé dans l'art de séduire les femmes, n'auroit pu se conduire avec une adresse plus utile à ses vues. Madame Brown conseilloit, pour gagner du temps, de prendre le parti de commander ; lady Ranelagh soutenoit, avec raison, que, sur-tout après ce dernier billet, c'étoit véritablement s'engager. Que faire donc ? On se promit d'y réfléchir.

Lady Ranelagh et madame Brown avoient beau réfléchir sur les moyens de réprimer la hardiesse de Richard et de lui ôter l'espérance, après beaucoup d'entretiens sur le même sujet, elles furent obligées de convenir qu'un tel caractère rendoit inutiles toutes leurs combinaisons et le plan de rigueur le mieux concerté. Com-

ment arrêter un jeune homme plein d'audace et d'amour, qui, sûr d'être aimé, ne connoît aucune des convenances de la société; qui n'a de finesse que pour lire dans le cœur de ce qu'il aime, qui n'en a aucune pour cacher ce qu'il espère; qui ne sait pas qu'on offense la fierté d'une femme en paroissant voir ce qu'elle veut dissimuler; qu'en général on ne l'engage qu'en cherchant à l'abuser elle-même sur ses propres sentimens? Richard ignoroit tous ces raffinemens: son inexpérience excusoit son audace; ce n'étoit point de la fatuité, c'étoit de la franchise; et sa bonne foi, sa rustique naïveté, déconcertoient entièrement tout l'artifice de la rigueur. Les plus adroits, les plus grands politiques sont souvent déjoués par la simple droiture: telle étoit la situation de lady Ranelagh. Sa conduite sévère en eût imposé

sans doute à un courtisan d'Elisabeth, tandis qu'elle n'étoit pour Richard qu'une épreuve dont il se promettoit le prix le plus doux et le plus glorieux.

Un soir, au retour d'une longue promenade, madame Brown se plaignit du froid, et demanda du feu. Manwood n'étoit point entré dans le salon : il ne s'y trouva, pendant un quart-d'heur, que lady Ranelagh, son amie et Richard. Madame Brown se chauffoit debout, le dos tourné à la cheminée ; lady Ranelagh, voulant s'éloigner du feu, étoit à quelques pas assise sur un canapé ; et l'audacieux, mais soumis Richard, après avoir soufflé le feu, s'éloignoit lentement en soupirant, ne pensant pas qu'il dût rester en tiers avec les deux amies. Il sortoit du salon, lorsqu'il entendit lady Ranelagh pousser un cri perçant : il se retourne, il vole, et

il voit madame Brown toute en feu, et lady Ranelagh courir à son secours. Le feu ayant pris à la robe flottante de madame Brown, elle avoit perdu la tête, et s'étoit élancée au milieu du salon ; sa robe et ses jupes étoient en flammes ; le feu gagnoit déjà sa coiffure. Richard repousse lady Ranelagh ; il saisit madame Brown dans ses bras, éteint le feu avec ses mains, ses habits, et en la pressant contre sa poitrine : elle ne se débattoit plus, car elle étoit évanouie. Elle n'eut que de legères brûlures, mais Richard en eut d'affreuses aux poignets et dans les paumes des mains : il n'y fit pas la moindre attention, jusqu'au moment où madame Brown reprit l'usage de ses sens. Alors tout le monde étoit rentré dans le salon : madame Brown embrassa Richard en l'appelant son libérateur; lady Ranelagh pleuroit, et remarqua la première que M. *Boyle*

avoit les mains horriblement brûlées ; elle ajouta qu'elle vouloit les panser. Toute cette scène donna de l'humeur à Manwood, non qu'il eût pénétré les sentimens de Richard ou ceux de lady Ranelagh, mais cette aventure étoit un succès pour Richard, et Manwood avoit la tentation de penser que, d'occuper et d'intéresser ainsi tout le monde et dans son propre château, c'étoit lui manquer de respect et violer les droits de l'hospitalité. Il opposa à l'action de Richard deux ou trois superbes histoires de brûlures et d'incendies, dont il étoit le héros, et dans lesquelles il avoit montré autant d'intrépidité que d'humanité et de présence d'esprit. Pendant qu'il faisoit ces récits, lady Ranelagh répandoit avec profusion du miel et du lait sur les blessures de Richard : elle pouvoit se flatter d'y verser le baume le

plus salutaire. Richard gardoit un profond silence ; mais ses regards exprimoient assez combien de tels soins le soulageoient. Depuis cet instant, la reconnoissante madame Brown se déclara ouvertement auprès de son amie la protectrice de Richard. Cet incident fit oublier la querelle qui s'étoit élevée entre Richard et lady Ranelagh. Le lendemain Richard parut dans le salon avec ses mains emmaillottées: on lui demanda s'il avoit levé le premier appareil ; il répondit, en regardant lady Ranelagh, qu'il lui avoit fait tant de bien qu'il s'étoit bien gardé de l'ôter. Madame Brown voulut voir l'état de ses mains ; les brûlures en étoient toujours effrayantes. " Quoi ! s'écria Richard en y jetant les yeux, elles ne sont pas guéries !.... ". Ce mot fut recueilli ; on y repondit par un soupir.

Richard profita de l'ascendânt qu'il

avoit pris sur madame Brown, pour l'engager encore à se charger de ses lettres : celle de ce jour n'exprima que l'attendrissement et la reconnoissance des soins de lady Ranelagh. Cette dernière devoit partir le surlendemain ; mais Manwood apprit que le comte d'Essex, arrivé en Irlande depuis huit jours, devoit passer devant son château. Il lui écrivit par un exprès pour l'inviter à s'arrêter quelques jours chez lui. Le comte accepta l'invitation, et Manwood conjura lady Ranelagh et madame Brown de ne le quitter qu'après le départ du comte. On se fit un peu prier ; mais Manwood obtint sans beaucoup de peine le consentement qu'il sollicitoit. Très-flatté de recevoir le favori d'Elisabeth, il prépara tout pour lui faire une réception magnifique et brillante, et pour se donner l'air, aux yeux de ses voisins et sur-tout à ceux

de lady Ranelagh, d'être l'ami intime du comte d'Essex. Richard auroit éprouvé une grande joie de revoir son héros, s'il ne s'étoit pas rappelé avec un peu de rancune l'accueil insouciant qu'il en avoit reçu à Chatham.

Le comte arriva de bon matin, et quelques heures plus tôt qu'on ne l'attendoit. Les dames dormoient encore, et Manwood étoit dans une forêt voisine, à deux milles du château, occupé à donner des ordres pour une chasse qui devoit avoir lieu le lendemain. Ce fut Richard qui reçut le comte d'Essex, qui, malgré sept ans d'absence, reconnut sur-le-champ dans ce jeune homme l'enfant qui lui avoit inspiré tant d'intérêt. Il l'embrassa, le prit par le bras, et fut se promener avec lui dans le parc. Richard fut d'autant plus touché de ces marques de bonté, qu'il n'avoit

rien espéré de semblable : confiant, naturel et sensible, il exprima ce qu'il éprouvoit, avec un charme qui lui étoit particulier, et qu'on ne trouvera jamais dans les hommes que le monde a façonnés. Quand il étoit affecté, tout en lui étoit vrai et persuasif : quoique ses manières fussent nobles et remplies de graces, elles avoient une sorte d'originalité, parce qu'il ignoroit qu'il y en a de générales que l'on doit adopter. Son bon goût naturel suppléoit à cet égard à son ignorance dans toutes les choses essentielles, et il manquoit aux autres sans embarras et par conséquent sans gaucherie, car il ne se doutoit pas qu'il fût possible de n'être pas poli dans la société, quand on étoit constamment respectueux avec les femmes, et obligeant, modeste et réservé avec tout le monde. Il parloit peu avec les indifférens ; mais dès qu'il

aimoit, son ame s'ouvroit toute entière. Le comte d'Essex fut charmé de lui ; il le questionna sur-tout sur l'éducation qu'il avoit reçue. Il lui trouva autant d'instruction que d'esprit ; et sachant déjà par lui qu'il n'étoit point attaché à Manwood, il lui dit formellement qu'il se chargeoit de sa fortune, et qu'il lui procureroit un emploi honorable et lucratif, qui le mettroit dans une carrière où il pourroit, avec autant de talent et une bonne conduite, faire un chemin rapide. A ces mots, Richard attendri tira de sa poche les tablettes qu'il avoit jadis reçues du comte, et lui montrant ces paroles tracées de sa main : *Je prédis que Richard Boyle illustrera son nom,* " Oui, oui, dit-il, avec cet horoscope on doit sortir de l'obscurite." Le comte, vivement touché, serra la main de Richard en lui disant : " Comptez

sur moi, mon cher Richard, vous aurez une place très-distinguée sous deux mois."

Cette conversation qui duroit depuis trois heures, fut interrompue par un valet-de-chambre, qui vint avertir que Manwood entroit dans l'avenue. Le comte se rendit avec Richard dans le salon; il y trouva lady Ranelagh, madame Brown, et une nombreuse societé. Un instant après Manwood survint; il fit des excuses au comte sur ce qu'il ne l'avoit pas reçu à son arrivée. Le comte répondit qu'il avoit passé trois heures très-agréables avec une ancienne connoissance qu'il étoit charmé de retrouver, et il montra Richard; ce qui surprit beaucoup Manwood, qui se hâta de changer de conversation: mais le comte y revint un quart-d'heure après. Richard étant sorti du salon, le comte fit tout haut l'éloge

le plus flatteur de ce jeune homme, en ajoutant ce qu'il avoit prédit autrefois, et combien il étoit touché qu'il eût conservé ses tablettes, et qu'il les portât toujours. Lady Ranelagh se taisoit, mais elle écoutoit avec avidité. Madame Brown applaudit franchement à cet éloge, en contant que Richard *lui avoit sauvé la vie.* Manwood voulut tourner en ridicule cette expression; on ne lui répondit pas, et le comte d'Essex continua de louer Richard; il ne s'arrêta quelors qu'il le vit rentrer dans le salon. Durant tout le reste de la journée le comte traita Richard avec la distinction la plus marquée, et Manwood n' obtint de lui qu'une politesse très-exacte, mais extrêmement froide. Richard auroit donné sa vie pour le comte d' Essex; quel prix il attachoit à de telles faveurs! il en avoit pour témoin lady Rane-

lagh !.... La surprise et l'humeur de Manwood étoient inexprimables : quoiqu'il ne manquât ni d'esprit ni de tact, il n'étoit pas capable de remarquer la supériorité qui n'avoit encore procuré ni la réputation ni la fortune ; il n'observoit que les gens en place, ou, pour mieux dire, il les épioit afin de profiter de leurs foibles ; et d'ailleurs le mérite ne le frappoit que dans les personnages déjà célèbres. Son attention intéressée ou dédaigneuse ne s'arrêtoit jamais sur les subalternes obscurs. Ainsi son étonnement égala son dépit en voyant les succès de Richard, et ces marques éclatantes de faveur que lui prodiguoit le favori tout-puissant de la reine, et dans un moment où l'on croyoit généralement que cette fière princesse, qui avoit dédaigné l'alliance de tant de souverains, venoit de s'unir secrètement par un nœud

légitime à cet amant ambitieux qui, malgré la disproportion de leurs âges, avoit su prendre sur elle un ascendant si extraordinaire.

La matinée du jour suivant fut consacrée à la belle chasse que Manwood avoit préparée. Le comte d'Essex, qui avoit voulu faire une course particulière dans les environs, étoit sorti du château à la pointe du jour, mais en convenant de se trouver à midi dans un endroit indiqué de la forêt.

A dix heures, tout le monde étant rassemblé dans le salon, au moment de partir pour la chasse, on vint dire à Richard qu'on ne pourroit lui donner le cheval que Manwood avoit promis de lui prêter, parce que ce cheval étoit malade. Nul incident ne pouvoit être plus fâcheux pour Richard : tous les autres chevaux étoient donnés, toutes les calèches

exactement remplies; d'ailleurs Manwood n'annonçoit aucune intention obligeante. Richard demanda humblement le cheval d'un palefrenier; Manwood répondit sèchement qu'il avoit besoin de tous ses gens: "Il ne reste pas dans mon écurie un seul cheval, ajouta-t-il, à l'exception de ce cheval vicieux dont vous savez que je veux me défaire, parce qu'il est impossible de le monter sans exposer sa vie... Eh bien! interrompit Richard, permettez-moi de le monter." A ces mots, Manwood haussa les épaules: "Vous croyez donc, dit-il, être plus habile que Burman, que ce cheval a jeté à terre en se cabrant?" Ce Burman, écuyer de Manwood, passoit pour monter supérieurement à cheval; il étoit encore malade de cette chute, dans laquelle il s'étoit cassé le bras. "Donnez-moi ce cheval, répéta Richard. Voilà une étrange

présomption reprit Manwood." Richard réitéra ses instances, et Manwood prenant le ton le plus amer et le plus dédaigneux : "M. Boyle, répondit-il, vous êtes assez jeune pour qu'une bonne leçon vous soit profitable; vous pouvez monter ce cheval." Après avoir dit ces paroles, Manwood invita la compagnie à partir pour la chasse ; Richard, enchanté, s'écria qu'il alloit seller son cheval, et tout le monde sortit confusément du salon. Quand on fut dans la cour, lady Ranelagh resta un peu en arrière ; et passant à côté de Richard, elle lui dit tout bas, sans le regarder : *Je vous défends de venir à la chasse.* Richard devint immobile de surprise et de saisissement : lady Ranelagh, pale et tremblante, s'éloigna de lui, et monta dans une petite voiture, seule avec madame Brown. On partit. Lady Ranelagh

étoit accablée de tristesse : elle venoit de faire une démarche qui, indépendamment des idées de Richard, étoit un aveu très-formel du plus tendre intérêt ; d'un autre côté, elle pensoit avec raison que l'obéissance de Richard exposeroit ce jeune homme aux moqueries insultantes du malveillant et jaloux Manwood. On alloit accuser Richard de fanfaronnade; on alloit croire qu'il manquoit de courage! Cette idée étoit affreuse!.... Lady Ranelagh plongée dans le plus profond abattement, gardoit un morne silence ; madame Brown, qui avoit pour Richarde une amitié sincère, éprouvoit une vive inquiétude en songeant au danger où l'exposoit sa témérité; enfin prenant la parole : "Ma chère Fanny, dit-elle en répondant à sa pensée, il est jeune, droit, intrépide; espérons qu'il n'arrivera point d'accident....

Il monte peut-être parfaitement à cheval.... Il est si leste, si fort; il a tant de présence d'esprit !.... Et s'il parvient à dompter ce cheval, ce sera un véritable triomphe, et le comte d'Essex, qui aime tant l'audace et le courage, sera charmé de cette action !..." Lady Ranelagh, au lieu de répondre, mit ses deux mains sur son visage pour cacher des pleurs qu'elle ne pouvoit retenir. Madame Brown cessa de parler; mais de temps en temps elle regardoit derrière la voiture, et elle s'inquiétoit de ne point voir arriver Richard. On entra dans la forêt, et madame Brown soupira en disant: " Mon Dieu ! il ne vient point !...— Ah ! répondit enfin lady Ranelagh en fondant en larmes, il ne viendra pas !.... — Comment ? — Je le lui ai défendu. — O ciel ! s'écria madame Brown, qu'avez-vous fait ?.... Vous

vous êtes engagée, et vous portez, par cette défense, le coup le plus funeste à sa réputation ! Que pensera-t-on de lui ?..... Mais, essuyez vos pleurs, j'aperçois le comte d'Essex ; sir Charles Manwood va le joindre, et sans doute ils viendront nous parler... En effet, un moment après le comte s'approcha des calèches, et s'arrêta près de celle des deux amies, qui, par leur ordre, alloit plus lentement que les autres afin d'en être éloignée. Après quelques discours indifférens, le comte demanda où étoit Richard, et Manwood conta ce qui s'étoit passé entre Richard et lui. Le comte pensa que puisqu'il n'étoit pas arrivé, il n'avoit pu dompter ce cheval, et il ajouta : " Je lui sais toujours gré de l'avoir entrepris ; non-seulement je pardonne, mais j'aime la présomption dans les choses périlleuses, sur-tout à cet âge.

Une heure après, le comte voyant que Richard ne paroissoit point, jugea qu'il avoit faite une chute dangereuse, et il envoya un de ses gens au château, avec ordre de lui en rapporter des nouvelles. Quand les deux amies se retrouvèrent éloignées de tout le monde : " Ah, Dieu ! dit lady Ranelagh, que dira le comte d'Essex quand il apprendra que Richard n'a pas tenté de venir nous rejoindre ?... —Vous perdez ce malheureux jeune homme auprès de son seul protecteur ! Le comte d'Essex auroit tout fait pour lui, et il peut tout ; maintenant il le méprisera ; car en effet, il paroît inexcusable d'avoir demandé avec tant d'ardeur de monter ce cheval, et ensuite de n'oser l'essayer.... — Non, je ne souffrirai point qu'il perde, par ma faute, un tel protecteur ; je dirai tout au comte d'Essex. --- Par cette nouvelle im-

prudence, vous flétrirez votre réputation sans lui rendre l'estime du comte. Ce dernier pensera sûrement qu'un homme ne doit pas sacrifier un point d'honneur à l'amour. — Ainsi donc, à vos yeux, cet infortuné jeune homme est avili?—Une femme ne juge pas comme un héros; mais j'avoue que j'aimerois mieux que Richard vous eût désobéi.—Ah! plût au ciel, en effet!"

La chasse ne dura que deux heures; toutes les dames et les chasseurs se rendirent ensuite dans une feuillée ornée de festons de fleurs, dans laquelle on trouva des tables magnifiquement servies. On étoit à six milles du château. Tandis qu'on achevoit de servir le dîner, on parla encore de Richard. " J'en suis très-inquiet, dit malignement Manwood, car je ne suppose pas qu'il se soit rebuté pour un léger essai, et

qu'il se soit consenté d'essayer de monter ce cheval dans la cour du château; une chute même sans blessures graves n'auroit pas dû le faire renoncer à une entreprise annoncée avec un courage si ferme et si opiniâtre; je me souviens qu'à l'âge de M. Boyle je fis une folie de ce genre, mais avec une obstination que rien ne put vaincre." Là-dessus, Manwood conta une ennuyeuse histoire à sa louange, et on se mit à table. La feuillée étoit soutenue par des colonnes de verdure, et ouverte de tous côtés. La triste lady Ranelagh étoit assise entre le comte d'Essex et Manwood; tout-à-coup elle tressaille et s'écrie: "Voilà M. Boyle à cheval!" On regarde, on n'aperçoit rien d'abord; bientôt on distingue un homme à cheval; le comte d'Essex dit: "C'est mon postillon qui revient du château.---Non, non, reprit lady

Ranelagh, c'est M. Boyle." Une minute après, on convient qu'elle a raison, et Manwood lui dit avec un sourire amer: " Il faut avouer, madame, que vous avez de bons yeux." C'étoit en effet Richard, qui avoit accordé l'amour et l'honneur en n'allant point à la chasse, et en venant au rendez-vous indiqué pour le dîner. Lady Ranelagh et madame Brown, préoccupées du vrai sens de la défense, qui n'avoit pour motif que l'intention de l'empêcher de monter à cheval, n'avoient pas songé qu'il pouvoit éluder d'obéir en s'en tenant littéralement aux termes de la loi prescrite: *Je vous défends d'aller à la chasse.* Lady Ranelagh, heureusement, n'avoit pas dit: *Je vous défends de monter à cheval.* Si elle eût exprimé sa pensée plus exactement, qu'auroit fait Richard? C'est ce que je n'oserois décider.

Tout ce qu'un historien impartial peut penser, c'est que Richard étoit si ingénieux, qu'il auroit peut-être encore alors trouvé le moyen de concilier ensemble les intérêts de sa gloire et ceux de sa passion.

Tout le monde, à l'exception de Manwood, fut enchanté de revoir Richard arrivant à toute bri dessu ce cheval jusqu'alors indomptable. Mais qui pourroit peindre l'émotion et la joie de lady Ranelagh ? Richard avoit respecté ses ordres, et elle le revoyoit triomphant ! Dans ce moment enchanteur de surprise et de ravissement, elle s'honoroit de son amour, et elle auroit déclaré le sien à la face de l'univers. Le comte demanda à Richard pourquoi il n'étoit pas venu à la chasse ; Richard répondit qu'ayant eu beaucoup de peine à monter le cheval, il avoit passé près d'une heure à le résoudre à sortir

de la cour du château ; que de là il l'avoit fait galoper long-temps dans une terre labourée, afin de modérer son ardeur ; qu'ensuite, sachant que la chasse ne seroit pas longue, il s'étoit décidé à se rendre au rendez-vous. Après ce récit, le comte dit à Richard qu'il lui donneroit un de ses chevaux pour retourner au château, ajoutant que l'épreuve déjà faite suffisoit. Richard ne répondit que par un geste qui exprimoit un remerciement. Alors madame Brown, s'adressant à Manwood : "Ainsi, dit-elle, pour cette fois, M. Boyle ne sera pas corrigé de sa *présomption ;* il va croire à jamais qu'il monte mieux à cheval que M. *Burman*...— Je persiste encore à croire, répondit Manwood, que si M. Boyle eût exigé du cheval tout ce que M. Burman en vouloit obtenir, il n'auroit pas été plus heureux.—Il me semble,

dit le comte, que Richard a pu se contenter de ce qu'il a obtenu ; que vouloit donc de plus cet *exigeant* M. Burman ?—Mais, répondit Manwood en rougissant de dépit, il vouloit sauter des barrières...et ce fut alors que le cheval, en se cabrant, le renversa.

Après le dîner, on se leva ; Richard s'aperçut que lady Ranelagh vouloit s'approcher de lui ; il devina qu'elle avoit l'intention de lui donner un nouvel ordre, et il l'évita avec tant de soin qu'elle ne put lui dire un seul mot. On fit avancer les calèches et les chevaux ; et Richard, au lieu de prendre le cheval que lui avoit offert le comte d'Essex, s'élança sur celui qu'il avoit déjà monté. " Je ne m'en doutois que trop, dit tout bas lady Ranelagh à son amie. Laissons-le faire, répondit madame Brown, il le falloit bien. Comment

modérer l'ardeur d'un jeune homme plein de courage et d'amour, qui veut briller aux yeux de sa maîtresse ?"

Tout le monde partit, et le comte fit un sourire d'approbation en voyant que Richard avoit préféré son premier cheval. Richard se fit admirer universellement par sa bonne grace et l'adresse avec laquel il conduisoit son cheval. Au bout d'un quart-d'heure on aperçut une barrière très-haute et fermée, aussitôt Richard pousse son cheval, et lady Ranelagh, qui ne le perdoit pas de vue, se jette sur madame Brown, en disant d'une voix étouffée : " Il va franchir cette barrière !"...Elle ne se trompoit pas : en effet Richard avoit ce dessein ; mais le cheval se cabra d'une manière effrayante ; il faut avoir alors autant de souplesse que de force pour n'être pas renversé. Richard se prête

avec flexibilité au mouvement du cheval; en même-temps il se cramponne fortement, il lâche doucement la main, le cheval reprend son attitude naturelle; Richard le laisse respirer un moment, ensuite il le décide par un coup d'éperon, il l'enlève et saute la barrière. Manwood pâlit de rage; tout le monde applaudit avec transport, et lady Ranelagh respire.....Aussitôt Richard ouvre la barrière pour laisser passer les autres chevaux et les voitures, et madame Brown, se tournant du côté de Manwood: " Eh bien! s'écria-t-elle, M. Burman a-t-il *exigé* davantage?".....Manwood, pour éviter de répondre, feignit de n'avoir pas entendu, et durant tout le reste du jour, il ne put dissimuler l'excès de son humeur, quoiqu'il affectât beaucoup de gaîté; mais ses plaisanteries étoient aigres et désobligeantes, et il

traita Richard avec une extrême hauteur. Richard étoit si occupé de lady Ranelagh et du comte d'Essex, qu'il ne fit pas la moindre attention à Manwood, qui prit sa distraction pour de la crainte et de la timidité.

Le comte d'Essex partit après avoir renouvelé à Richard toutes les promesses qu'il avoit déjà reçues de lui. Lady Ranelagh et madame Brown avoient annoncé qu'elles partiroient le lendemain ; et Richard, ce soir même, en présence des deux amies, voulut prendre congé de Manwood ; mais ce dernier le regardant avec des yeux étincelans de fureur : " Non, monsieur, lui dit-il, vous ne partirez point, vous attendrez que j'aie trouvé un autre secrétaire." A ces mots, Richard examinant fixement Manwood, fut un moment sans répondre ; ensuite, prenant la parole du ton le plus calme et le plus froid :

" Graces au ciel, monsieur, lui dit-il, n'ayant rien reçu de vous, je ne vous ai rendu que des services purement gratuits, et j'ai eu l'honneur de vous prévenir de mon départ il y a plus de quinze jours. Je ne comptois partir que demain matin, et présentement je partirai sans aucun délai: je vais aller passer trois jours dans un lieu très-près de votre château, je serai tout ce temps à Dargle; si vous avez quelque chose à me dire, vous me trouverez là à toute heure; je n'en sortirai point." A ces mots, sans attendre de réponse, Richard fit une profonde révérence, et s'éloigna sur-le-champ.

Pendant cette scène, lady Ranelagh, pénétrée d'effroi, fut toujours au moment de se trouver mal: elle éprouva un grand soulagement en voyant disparoître Richard; mais elle reprit bientôt toutes ses frayeurs en

pensant aux suites que cette querelle pouvoit avoir.

La colère rendit Manwood stupéfait; ensuite il éclata. Madame Brown prit nettement le parti de Richard. Manwood sentit bien qu'elle exprimoit tout ce que lady Ranelagh pensoit; cependant il étoit loin d'imaginer que l'espèce de goût qu'il lui voyoit pour Richard pût influer sur sa destinée: il se flattoit toujours que, par ambition et par vanité, lady Ranelagh consentiroit à l'épouser; il le désiroit vivement comme un moyen de succès auprès de la reine, et il n'étoit pas assez délicat pour s'effrayer de l'inclination qu'elle avoit pour le fils d'un paysan qu'elle ne reverroit jamais. Ainsi, il feignit de se radoucir, affectant cette espèce d'insouciance qui naît d'une extrême supériorité. Lady Ranelagh, craignant mortellement de l'aigrir, se contrai-

gnit à l'excès pour le traiter avec douceur et politesse. Alors Manwood voulut la faire expliquer positivement sur les espérances qu'il avoit conçues, et lady Ranelagh fut obligée de les lui ôter toutes. Manwood éprouva un dépit mortel ; mais suivant sa coutume, il dissimula. Lady Ranelagh, au lieu d'aller directement à Dublin, où des affaires l'obligeoient à passer l'hiver, se rendit d'abord avec madame Brown dans le château qu'elle possédoit à quelques milles de Dargle ; elle y resta *trois jours*, et elle sut que Manwood ne s'étoit point rendu dans ces environs, malgré l'espèce de défi de Richard, qui, sans sortir du lieu qu'il habitoit, s'y montroit seul tous les matins et tous les soirs, dans une longue avenue qui aboutissoit au grand chemin. Le quatrième jour, les deux amies partirent pour Dublin ; et Richard, après avoir

été rêver encore sur le Rocher de l'Amante, suivit de loin les traces de lady Ranelagh, et se rendit à Black-rock, dans sa chaumière, où il retrouva la bonne Marie, qui fut transportée de joie en le revoyant.

Cependant madame Brown, qui aimoit encore plus lady Ranelagh que Richard, commença à s'inquiéter vivement de la situation et sur-tout des sentimens de son amie. " Parlons sans détour, lui dit-elle, vous l'aimez, ce jeune insensé : avec ses idées romanesques, ses étourderies, ses folles interprétations, il a su vous tourner la tête et (ce qui est bien pis) vous engager. Il faut pourtant se tirer de là ; car véritablement lady Ranelagh, qui depuis deux ans a refusé les plus grands partis de la cour, ne peut pas épouser Richard Boyle.....— Non, non, s'écria lady Ranelagh, l'idée d'un tel abaissement me fait hor-

reur.....Il est vrai que je l'aime, mais je saurai vaincre une penchant si déraisonnable.....—Il n'en est qu'un seul moyen ; c'est de faire un choix digne de vous, et de vous remarier....—Je le désespérerois....—C'est ce qu'il faudroit faire...—Je n'en ai pas le courage.—Tant pis ; il vous poursuivra tant qu'il vous verra libre.—Je lui ai défendu de me suivre, de me parler et de m'écrire : il ne peut plus, sans me donner un prétexte de rompre entièrement, avoir la moindre correspondance avec moi.—Il ne s'écartera point de son système d'obéissance, je le sais ; il convient que vous devez l'éprouver long-temps, il s'y soumet : il est violent ; mais ils est patient, et si ingénieux !....D'ailleurs, il m'écrira, et ce ne sera que pour m'entretenir de vous : j'aurai beau lui soutenir que je ne vous montre pas

ses lettres, il n'en croira rien.—Eh bien ! mandez-lui de ma part que je lui défends de vous parler de moi et de son amour. — Encore des défenses ! elles ne vous réussissent guère !—Celle-ci finirai tout : que pourra-t-il faire ? — Que sais-je ? rien ne l'embarrasse. — Enfin, essayons cela.—J'y consens.'

Madame Brown écrivit à Richard pour lui signifier ce nouvel ordre ; il répondit sur-le-champ, et promit une obéissance parfaite : sa lettre, d'ailleurs très-longue et assez gaie, ne contenoit pas un mot qui eût rapport à lady Ranelagh. " Ni surprise, ni plaintes, ni tristesse, dit madame Brown, cela est étrange ! — Point du tout, répondit lady Ranelagh avec un sourire forcé, il prend enfin son parti.....—En effet, reprit madame Brown, il ne nous reste plus qu'à lui défendre de penser à vous....—

Oh ! je crois qu'à présent cette défense n'est nullement nécessaire." Madame Brown s'aperçut bien du dépit secret qu'éprouvoit son amie ; elle crut elle-même que Richard se lassoit de porter un joug si impérieux ; elle en fut charmée pour la gloire de son amie : néanmoins cet amour la touchoit, en dépit de sa raison ; il n'y a point de femme qui ne soit fâchée de voir finir brusquement un joli roman qui l'intéresse, alors même qu'elle n'en est pas l'héroïne.

Pendant plus de six semaines, Richard ne mit pas le pied à Dublin. Il écrivoit souvent à madame Brown ; mais toute la finesse de la vanité, toute la pénétration de l'amour ne pouvoient trouver dans ses lettres une seule phrase que l'on pût interpréter à son gré. Une telle soumission devoit paroître bien suspecte à deux femmes de la cour : et le bon

Richard étoit loin de se douter du dépit mortel, de la colère qu'il causoit. " Elle voit à présent comme je l'aime ! se disoit-il ; elle voit que, malgré ma petulance, rien ne m'est impossible quand il s'agit d'exécuter ses ordres." Et lady Ranelagh, remplie de trouble et de douleur, répétoit : " C'en est fait, il ne m'aime plus !".....On donna un grand bal, à Dublin, chez une parente de lady Ranelagh, et cette dernière ne put se dispenser d'y aller. Elle y étoit depuis un quart-d'heure, lorsqu'elle vit arriver Richard, donnant le bras à la jeune et jolie Molly Blumer, la fille de l'ancien ami du bienfaiteur de Richard. Lady Ranelagh entendoit répéter autour d'elle que le beau Richard et l'aimable Molly s'adoroient, et que Blumer consentoit à leur union. Elle n'en douta pas, et elle fut prête à se trouver mal ; cependant elle dan-

soit, et Richard et Molly se joignant aux danseurs, Richard se trouva vis-à-vis de lady Ranelagh. Quand la figure de la danse l'exigea, Richard s'élança vers elle, et saisit sa main d'un air de triomphe qui parut insultant à lady Ranelagh; elle pâlit, ses forces l'abandonnèrent, et elle tomba presque sans connoissance dans les bras de Richard, qui aussitôt l'enlève du cercle des danseurs, et la transporte dans un cabinet voisin: là il la pose dans un fauteuil, il repousse tout ce qui l'approche, ne laisse entrer que madame Brown, ferme la porte du cabinet, et mettant un genou en terre, il fait respirer des sels à lady Ranelagh, qui enfin ouvre les yeux et tressaille d'indignation en voyant Richard à ses pieds. Richard la contemple avec des yeux baignés de larmes, et en s'écriant: "Adorable sensibilité !...,—Quoi !

monsieur, interrompit lady Ranelagh, vous osez penser..... —Ah ! reprit Richard, après une absence de six mortelles semaines, combien aussi j'étois ému ! mais la joie dominoit tous les autres sentimens de mon cœur !..... — Sortez, monsieur, s'écria lady Ranelagh du ton le plus impérieux." Richard crut qu'elle se fâchoit de ce qu'il osoit lui adresser la parole : "Je parlois à madame Brown reprit-il, d'un air soumis." A ces mots il se leva, il s'avança vers madame Brown, lui baisa la main et sortit. Lady Ranelagh toujours préoccupée de sa jalousie, éclata ; madame Brown ne put s'empêcher de prendre la partie de Richard : les deux amies se querellèrent, et ne voulant point rentrer dans le bal, elles furent se coucher de très-mauvaise humeur.

Le lendemain, madame Brown étant seule avec lady Ranelagh, reçut

de Richard un énorme paquet, que l'on s'empressa de décacheter. On y trouva une lettre, dans laquelle Richard disoit que, depuis *six semaines*, pour charmer les loisirs de la solitude, il s'étoit amusé à faire un roman, mais qu'il ne savoit comment le terminer ; qu'il étoit bien tenté d'en brusquer le dénouement : néanmoins que se défiant de lui-même, et rempli de docilité, il s'en rapporteroit à ce que lui conseilleroit madame Brown ; qu'il la supplioit de lire l'ouvrage, et de lui mander quelle conclusion, à son avis, devoit avoir l'histoire de *Parthénice ?* (C'étoit le titre du roman.) On déploya sur-le-champ le manuscrit ; on le lut avec avidité. *Parthénice*, comme on l'imagine bien, étoit lady Ranelagh : l'auteur avoit tracé son portrait avec tout le charme que l'amour peut donner à

l'esprit, et il contoit sa propre histoire; il se représentoit, sous un autre nom, comme l'amant le plus tendre et le plus passionné; il faisoit parler et penser Parthénice d'après ses propres idées et son cœur; elle s'exprimoit naïvement avec son amie. Lady Ranelagh ne reconnut pas son langage, mais elle retrouva tous ses sentimens. Souvent, durant cette dangereuse lecture, elle s'interrompit pour se récrier sur ce que l'auteur lui faisoit dire. "En effet, reprenoit en riant madame Brown, ces expressions si franches, vous ne les avez jamais employées; mais il me semble que c'est *une traduction* très-fidèle de nos entretiens; c'est un autre langue qui rend les idées avec beaucoup plus de clarté que la nôtre. Enfin, poursuivit-elle, ce charmant roman, écrit avec tant de sensibilité, n'est point fini; il me

demande quel en sera le dénouement : que lui dirai-je ? — Qu'il a manqué à toutes nos conventions ; que vous pouvez penser qu'il a voulu parler de moi sous le nom de Parthénice. — Il est vrai, je le soupçonne.—Que je n'ai aucun des sentimens qu'il a l'audace de me supposer.—Je ferai là un terrible mensonge. — Et que, puisqu' il m' a désobéi.....— Il ne vous a point désobéi. Vous lui avez défendu de me parler de vous dans ses lettres ; il a été parfaitement soumis à cette volonté. Que ne lui défendiez-vous de composer un roman ?— Mais, chère amie, que ferons nous ? — Je lui manderai qu'un *dénouement* est une grande affaire ; qu'il me faut beaucoup de temps pour réfléchir au conseil qu'il attend de moi. — Ajoutez qu'il vous paroît impossible que son héros puisse prétendre à la main de

Parthénice. — Il m'assurera que son héros non-seulement y prétend, mais se croit sûr de l'obtenir, s'il s'en rend digne. — Cependant n'augmentez pas ses folles espérances. —Je ne le puis ; car il a mieux que des *espérances.* — En cela certainement il s'abuse ; rien dans le monde ne me fera faire une folie si honteuse : je n'ai pas varié un moment dans cette résolution ; je sens que je n'aurai jamais un autre penchant, mais je n'insulterai point à la mémoire révérée de mon premier mari, je ne me brouillerai point avec ma famille, je ne me rendrai pas la fable de la cour et de la ville, je ne saurois renoncer aux bontés de la reine, je n'épouserai jamais Richard Boyle ; d'ailleurs, je ne crois pas du tout que sa passion pour moi soit aussi parfaite qu'il l'exprime dans son roman.—Je vous entends ; vous

voulez parler de cette jeune Molly Blumer. — Tout le monde est persuadé qu'ils s'aiment, et ils ont l'air d'être parfaitement d'accord." Madame Brown eut bien envie de combattre cette idée, et lady Ranelagh s'y attendoit; mais madame Brown sentit malgré elle qu'il valoit mieux laisser le soupçon à son amie, et se contenta de répondre : Cela peut être. Lady Ranelagh, choquée de ce consentement, garda un moment le silence ; ensuite reprenant la parole : " Si cela est, dit-elle, comme vous le pensez, et comme apparemment vous en avez la certitude, vous conviendrez que votre protégé Richard est un monstre....Séduire une jeune fille innocente, en feignant une grande passion pour moi !... c'est une scélératesse !....et puisque vous en êtes certaine, il est inouï que vous ayez l'air de vous intéresser

encore à un jeune homme d'une telle perversité...." Ici lady Ranelagh s'arrêta ; elle étoit presque suffoquée par la colère que lui causoit le silence de son amie. "Eh, mon Dieu !, s'écria enfin madame Brown, où prenez-vous tout ce que vous dites ? Tout-à-l'heure vous conveniez que vous aviez un penchant indomptable pour ce même Richard qui vous paroît un *monstre* maintenant ; qu'a-t-il donc fait depuis deux minutes ?" — Mais votre silence l'accuse.—Je ne veux ni l'accuser ni le servir auprès de vous... — Ainsi donc, si vous saviez qu'il me trompe, vous vous tairiez ?— Que vous êtes insidieuse ! comme vous revenez adroitement à votre première question ! . . . Eh bien, si je le croyois capable de perfidie, je le détesterois, et je m'empresserois avec joie de vous éclairer, certaine de vous guérir.—Cependant cette Molly ?. . .

—Cette jalousie me paroît si ridicule que je ne la conçois pas...—*Jalousie!* quelle étrange expression!—Oui, je parle comme Richard; ce langage si sincère conviendroit encore mieux à l'amitié qu'à l'amour."

Six jours après cet entretien, madame Brown, un matin, dit à lady Ranelagh qu'elle iroit passer la journée à la campagne, et en effet elle partit de Dublin, mais en cachant à son amie le motif de cette course. On venoit de lui dire, comme une chose certaine, que Richard épousoit miss Blumer, que la noce se feroit le lendemain à Blackrock dans la chaumière de Richard; que ce dernier étoit parti de Dublin avec son futur beau-père; et madame Brown, qui, depuis l'envoi de roman, n'avoit pas entendu parler de Richard, vouloit absolument éclaircir un fait si extraordinaire; elle se rendit à Blackrock,

dans la chaumière de Richard ; elle vouloit lui parler, mais elle ne trouva que Maria : elle vit cependant de grand apprêts dans la maison ; le jardin étoit préparé pour une brillante illumination, et Maria décoroit l'intérieur de la chaumière. " Que signifient donc tous ces préparatifs ? dit madame Brown.—Oh ! répondit Maria, c'est encore un mystère, mais cela sera déclaré demain, Dieu merci !... Pourtant Richard ne m'a pas défendu de le dire ....Eh bien ! ma chère dame, nous aurons une noce . . — Une noce? — Jugez de ma joie—mon garçon, mon Richard épouse miss Blumer ! — Vous v'là bien surprise, c'est sûr, pas moins, et miss Blumer est si jolie et si riche ! —" Madame Brown, pénétrée d'indignation, interrompit Maria pour lui demander la permission de se promener dans son jardin, et

sans écouter sa réponse, elle sortit brusquement de la chaumière. Elle fut s'asseoir un quart-d'heure dans le parterre; ensuite elle remonta en voiture, et retourna à Dublin. Elle alla rejoindre son amie, qu'elle trouva seule dans sa chambre, et se jetant dans un fauteuil: " Oubliez, s'écria-t-elle, oubliez cet indigne Richard... Félicitez-vous, mon amie, de ne lui avoir pas dit un mot que vous puissiez vous reprocher....il ne mérite de vous que le plus profond mépris....Je viens de Blackrock, où tout se prépare pour son mariage avec la fille de Blumer...." A ces mots, lady Ranelagh resta pétrifié sans avoir la force de proférer une parole. Dans ce moment un valet-de-chambre de madame Brown entra (car les deux amies logeoient ensemble). Cet homme présenta à madame Brown une lettre de Richard, qu'elle jetta

avec dédain sur une table ; le valet-de-chambre sortit. Lady Ranelagh rompant enfin le silence, assura d'une voix entrecoupée que cet événement étoit heureux pour elle, qu'il la débarrassoit d'un sentiment pénible et d'une inquiétude insupportable. " Mais voyons donc, dit madame Brown, ce que peut m'écrire cet homme aussi vil qu'il est inconséquent et téméraire ! " Alors elle prend la lettre, elle l'ouvre, la parcourt des yeux, et fait un cri perçant en disant : " Pauvre Richard ! comme je l'ai calomnié ! .... — Quoi donc ? demanda la tremblante lady Ranelagh en rougissant. — Ah ! reprit madame Brown, il n'est que le confident de Molly Blumer, elle épouse le jeune Thornhill ; c'est Richard qui a décidé M. Blumer à donner son consentement : la noce se fera demain dans la chaumière de Richard.

La bonne Maria, qui n'étoit point dans le secret, a partagé l'erreur publique....Mais moi, comment ai-je pu soupçonner ce pauvre Richard d'une telle duplicité ?.... — Ah ! dit lady Ranelagh, que je suis heureuse de n'être pas forcée de le mépriser !" En parlant ainsi, elle pleuroit, la joie faisoit couler doucement les larmes que le dépit et la fierté venoient de dérober à la douleur....

Madame Brown, malgré les instances de Richard, n'avoit pas voulu, jusqu'à ce moment, recevoir ses visites, parce qu'elle logeoit avec lady Ranelagh ; mais en expiation du faux jugement qu'elle avoit porté, elle déclara qu'elle le verroit la première fois qu'il viendroit à Dublin. Le soir même elle apprit une étrange nouvelle qui lui donna plus de desir encore de voir Richard. On sut que le comte d'Essex étoit non-seulement

disgracié, mais enfermé dans la tour de Londres, que l'on instruisoit son procès, et que toutes les personnes, soit en Angleterre, soit en Irlande, qui avoient eu des liaisons avec lui, étoient arrêtées ou craignoient de l'être. Lady Ranelagh espéra que l'obscurité de Richard le mettroit à l'abri de ce malheur ; cependant elle n'étoit pas sans inquiétude. Madame Brown écrivit le surlendemain à Richard pour l'inviter à venir la voir. Il répondit qu'il se rendroit à ses ordres ; son billet exprimoit la profonde tristesse que lui causoit la détention du comte d'Essex, et il ajoutoit qu'il avoit des sujets particuliers de chagrin qu'il confieroit à madame Brown. Ce billet redoubla les inquiétudes de lady Ranelagh, et elle témoigna la plus vive impatience de savoir ce que Richard avoit à dire à madame Brown ; cependant elle ne

voulut point se trouver à cette entrevue. "Eh bien !, dit madame Brown, comme je ne reçois les confidences de Richard que parce qu'il ne peut vous les faire directement, je puis assurément, sans le trahir, vous faire écouter notre conversation ; restez dans mon cabinet, et vous entendrez tout ce que nous dirons." Lady Ranelagh y consentit, et lorsque Richard vint, elle s'établit dans le cabinet. Madame Brown s'assit contre la cloison, et lady Ranelagh, prêtant une oreille attentive, ne perdit pas un mot de l'entretien. Richard étoit profondément affligé ; il prit affectueusement la main de madame Brown, et la serrant dans les siennes : " C'est un adieu, lui dit-il.—Comment, un adieu ? — Oui, je sais que sir Charles Manwood, qui est à Londres, m'a dénoncé, et je serai arrêté dans quelques jours.—Grand Dieu !

et de quoi peut-on vous accuser? — D'être instruit de tous les secrets du malheureux comte d'Essex, et d'avoir des intelligences avec l'Espagne(1). — Il faut vous sauver ; embarquez-vous sans délai ; je vous offre tout l'argent dont vous aurez besoin. — Non ; je suis innocent, parfaitement innocent ; la fuite seroit pour moi une imprudence et une lâcheté. — Et comment vous défendrez vous contre un ennemi si puissant et capable de tout? — Je le méprise trop pour le craindre. Je ne redoute point les préventions qu'on a pu donner à une reine remplie d'esprit et de lumières : les souverains éclairés savent discerner la vérité. Je me justifierai ; mais je n'en serai pas moins le plus infortuné de tous les hommes!....Je regretterai

(1) Historique.

toute ma vie le héros que j'aimois... Je perds en lui mon unique protecteur, et toutes mes espérances sont anéanties !...". Ici Richard s'arrêta ; sa voix étoit tremblante, et ses yeux se remplissoient de larmes. Madame Brown pleuroit ; il y eut un moment de silence ; ensuite Richard reprenant la parole : " Le favori d'Elisabeth, dit-il, m'eût ouvert la carrière de la fortune s'il eût conservé son crédit....Dans trois mois, j'allois le rejoindre, je me sentois capable de profiter dignement de ses bienfaits ; et, dans quelques années, placé dans le sentier qui conduit aux honneurs, j'aurois pu justifier l'amour ainsi que l'amitié....Vains projets....hélas ! ils sont renversés sans retour !.... --- Mon cher Richard, dit madame Brown, trop d'obstacles (même dans cette heureuse supposition) vous séparoient

de lady Ranelagh.—Des obstacles !.. Elle m'aime, elle est libre !....Ah ! si je pensois avec moins d'élévation et de délicatesse, elle seroit à moi !..... mais je ne veux pas qu'elle se donne à celui qui n'aura pu la mériter ; le ciel réprouve cette union, puisqu'il me condamne à l'obscurité....Ne lui rendez point compte de cet entretien. —Pourquoi ?—Je crains sa générosité, je connois son cœur....Dites-lui que j'ai passé sur le continent.... Je serai arrêté avec plusieurs autres personnages obscurs ; on nous conduira à Londres ; je me perdrai dans la foule des accusés ; on m'acquittera, et je m'exilerai pour toujours de ma patrie : que du moins, jusqu'à cette époque, *elle* ignore ma détention....—Je ne puis la priver de la satisfaction de vous servir, de solliciter pour vous.—Ne faites point cette imprudence, vous ne savez

pas de quoi votre amie est capable... Que ne pourrois-je pas en ce moment sur elle, avec tous les droits réunis de l'amour et du malheur !.... Adieu, madame, n'oubliez point l'infortuné Richard !.. Consolez votre amie, dites-lui que le courage n'abandonnera point celui qu'elle daigna préférer !...Je suis forcé de renoncer à la gloire, au bonheur; mais du moins, jusqu'à mon dernier soupir, je vivrai pour la vertu : ce sera conserver le souvenir de lady Ranelagh.. Adieu...". A ces mots, Richard se levoit pour sortir, quand tout-à-coup la porte du cabinet s'ouvrit, et lady Ranelagh parut; son visage étoit baigné de larmes. " Arrêtez, Richard !" s'écria-t-elle. En disant ces paroles, elle tomba sur une chaise : Richard resta immobile. " Richard, reprit lady Ranelagh, je suis la cause innocente de la persécution dont

vous êtes l'objet ; c'est le sentiment que j'ai pour vous qui produit la haine du monstre qui vous a dénoncé....Mon cœur est à vous depuis long-temps ; je vous offre ma main....—Vous ne m'étonnez point, interrompit Richard en se jetant à ses pieds.—Ah, Richard !, dit lady Ranelagh, votre grande ame m'a dévoilé le secret entier de la mienne !.. Dès ce soir, un lien sacré nous unira....—Non, non, je serois indigne de tant de bonté, si j'osois en profiter dans la situation où je suis. —C'est à moi de vous défendre et de vous justifier ; mais je veux avoir le droit de vous suivre...—Et moi, je ne veux devoir ni mon bonheur à la pitié, ni ma justification à la faveur. Si ma liberté m'est ravie, il s'agira sur-tout pour moi de prouver mon innocence ; vos soins et votre crédit ne pourroient que la rendre sus-

pecte.—Votre honneur m'est trop cher pour employer l'intrigue; je ne ferai parler que la simple vérité..... —Votre voix lui prêteroit un charme qui la feroit confondre avec la séduction. Enfin, celui qui recevra votre foi doit être irréprochable à tous les yeux, et je suis accusé...". Cette discussion généreuse fut interrompue par un message des amis de Richard, Blumer et Thornhill, qui lui annonçoient qu'il seroit arrêté la nuit prochaine à Blackrock, et qui le conjuroient de n'y pas revenir. Richard ne montra point ce billet, et cacha ce qu'il contenoit; il se sépara de lady Ranelagh avec un extrême attendrissement, et en la quittant il partit sur-le-champ pour Blackrock. Comme on l'en avoit prévenu, il fut arrêté au point du jour; et malgré les pleurs de l'inconsolable Maria, on emmena Richard; on le fit embar-

quer; il arriva à Londres et fut mis à la Tour. Lady Ranelagh n'apprit cet événement que le lendemain ; sa passion pour Richard étoit devenue de l'enthousiasme ; et son horreur pour le lâche Manwood lui faisoit goûter tout le plaisir de la vengeance dans le bonheur d'épouser son amant. Madame Brown voyant que désormais il étoit inutile de combattre les sentimens de son amie, se livra à tout l'intérêt que lui inspiroit un amour si tendre et si généreux de part et d'autre.

Aussitôt que lady Ranelagh apprit le malheur de Richard, elle voulut voler sur ses traces ; sa fidèle amie la suivit ; elles passèrent en Angleterre. Lady Ranelagh trouva le moyen de pénétrer dans la prison de Richard, qui, au nom de l'honneur et de l'amour, lui renouvela l'instante prière de le laisser agir seul. "Je ne

désire qu'une seule chose, ajouta-t-il, c'est de parler en présence de la reine ; obtenez-moi cette faveur inestimable, et soyez sans inquiétude sur le reste. Si je me justifie avec éclat, j'aurai fait un premier pas vers la gloire ; ce sera rapprocher la distance qui nous sépare : cette idée m'élèvera au-dessus de moi-même ; elle me donnera toute la force, toute la persuasion dont j'aurai besoin." Lady Ranelagh promit de se borner à solliciter la grace extraordinaire à laquelle Richard attachoit tant de prix, et elle l'obtint (1). Ce grand jour attendu avec tant d'impatience par Richard arriva enfin. Richard, au milieu de la plus imposante assemblée, ne vit que la reine placée vis-à-vis de lui ; et avant qu'il eût ouvert la bouche, sa jeunesse, sa grace

(1) Historique.

et sa belle figure prévinrent tout le monde en sa faveur. Sir Charles Manwood, qui avoit eu la bassesse et la noirceur de le dénoncer, fut obligé de comparoître. Confondu que la reine daignât honorer de sa présence la discussion d'une cause aussi peu importante, il étoit dévoré d'inquiétude; et malgré tous ses efforts, son maintien et sa physionomie déceloient son mortel embarras et le trouble affreux de son esprit. Richard s'inclina profondément devant la reine : sa contenance étoit modeste, mais assurée. " Qui m'accuse? dit-il. — Moi, répondit Manwood.—Je pourrois vous récuser, reprit Richard, vous étiez mon ennemi avant la disgrace du comte d'Essex.... Cependant parlez: quel crime m'imputez-vous? —D'être complice de ceux du comte d'Essex.—Le comte n'est point en-

core jugé ; il n'est permis à personne de le déclarer coupable.—Déjà ce langage vous trahit; il fait assez connoître vos sentimens. — Pouvez-vous présumer que j'aie l'intention de les cacher quand la reine me voit et m'écoute, quand j'ai sollicité le bonheur et la gloire d'être entendu par elle? Désirer sa présence, c'étoit desirer la lumière ; son génie sait découvrir les artifices des courtisans les plus consommés ; elle aura moins de peine encore à lire au fond du cœur d'un simple villageois." Après ce préambule, Richard entra dans le détail de sa justification, qu'il fonda uniquement sur son éducation, ses principes, la simplicité et la pureté de sa vie ; sur son admiration passionnée pour sa souveraine, et enfin sur le témoignage des personnes de Dublin et de Blackrock les plus distinguées par leurs

vertus et leur mérite : il produisit des attestations et des lettres qui prouvoient la vérité de tout ce qu'il avançoit : il ne daigna pas faire mention de Manwood ; mais, loin de dissimuler son attachement pour le comte d'Essex, il se glorifia d'avoir pu intéresser le héros que la reine honoroit alors de son estime et de sa confiance ; il montra avec attendrissement les tablettes qu'il avoit jadis reçues de lui ; il ajouta que de toutes les manières de vérifier la prédiction du comte d'Essex, celle qui lui paroîtroit la plus glorieuse seroit d'être chargé de le défendre et de parvenir à le justifier. Son discours dura près d'une heure, et il fut écouté avec une extrême attention et le plus vif intérêt. Quand il eut cessé de parler, la reine, qui avoit toujours eu les yeux attachés sur lui en gardant un profond silence, se leva, s'approcha

de Richard, et lui tendit la main en disant: " *Que ceci vous justifie ; je reconnois votre innocence ; je veux que vous restiez à Londres ; je me charge de votre fortune, et votre accusateur sera puni*" (1). Ces paroles furent un coup de foudre pour Manwood, qui, dès le même jour, fut exilé, et qui perdit pour jamais toute l'estime d'Elisabeth. Cet événement donna une grande célébrité à Richard. La reine sur-le-champ le revêtit d'un emploi considérable qui l'approchoit de sa personne. Lady Ranelagh mit le comble au bonheur de Richard en lui donnant sa main. Peu de temps après ce mariage, l'heureux Richard fut créé chevalier, et fit en quelques années cette rapide et brillante fortune, justifiée par tant de talens, de vertus

(1) Propres paroles de la reine.

et un si beau caractère, qu'elle lui mérita le surnom de *Grand*, et avec justice ; car auprès des souverains d'un esprit supérieur, le bonheur et les succès sont en effet des titres éclatans de gloire.

LA JEUNE

PÉNITENTE. (1).

Sous le règne du roi Jean, le jeune et vaillant Henri de Clermont revenant d'un grand voyage, traversoit la Bretagne, suivi seulement d'un écuyer ; il étoit parent du malheureux Robert de Clermont, favori du dauphin, et qui depuis, victime de la fureur des factieux, fut assassiné dans les bras de son prince.

Un soir le jeune chevalier s'étant mépris de route, s'égara de manière à ne pouvoir plus retrouver son chemin. Une nuit très-obscure, et la pluie qui survint, le forcèrent à s'ar-

(1.) Une anecdote sans détails, rapportée dans un des contes de la reine de Navarre, a donné l'idée de cette Nouvelle.

rêter entre Josselin et Ploërmel, lieu fameux par *le combat des Trente* qui s'y étoit donné quelques années auparavant, et dans lequel les François remportèrent sur les Anglois une éclatante victoire. Les voyageurs se trouvoient dans un extrême embarras, lorsqu'ils entendirent les aboiemens redoublés de plusieurs chiens, ce qui leur fit connoître qu'ils étoient près d'une habitation. Ils tournèrent leurs pas de ce côté; bientôt ils aperçurent des lumières, et ils arrivèrent auprès d'un vieux château. Le premier pont-levis en étoit levé; ils sonnèrent, et des domestiques accoururent; le jeune chevalier se nomma, et demanda l'hospitalité pour cette nuit. On le fit attendre un demi-quart-d'heure pour aller prendre les ordres du maître de la maison. Le nom illustre de Clermont assuroit à Henri une ré-

ception honorable: en effet, les domestiques revinrent, d'un air empressé, avec des lanternes, et introduisirent le jeune chevalier. Ce dernier les questionnant sur le possesseur du château, apprit avec joie que cette terre appartenoit au seigneur de Beaumanoir, qu'il n'avoit jamais vu, mais qu'il connoissoit de réputation. Beaumanoir, au combat des Trente, avoit été le chef des François, et vainqueur du redoutable Brembo; il s'étoit encore signalé par beaucoup d'autres exploits. Henri, en traversant deux vastes cours, vit un mouvement extraordinaire dans la maison ; un nombre prodigieux de pages, d'écuyers, de valets et de chevaux remplissoit les cours. Henri demandant à ses conducteurs si le seigneur de Beaumanoir devoit donner un tournois: "Oh! non, lui répondit-on ; il s'agit d'une

fête bien autrement belle qu'un tournois, une fête qui nous rendra tous si heureux !.....—Qu'est-ce donc ? —Il faudroit plus de deux heures pour expliquer cela.—Mais enfin, un mot.....—Dispensez-nous, seigneur, de vous en dire davantage. La fête sera superbe.... Cependant la cause en est si triste !...Aucun de nous ne pourroit sans pleurer vous faire un pareil détail....Mais demain tous les domestiques du château, et les villageois, et les seigneurs des environs seront si contens !.... Il y aura une illumination, un bal champêtre ; oh ! nous danserons de bon cœur !....—La fête, sans doute, finira par quelques joutes ? — Point du tout ; rien n'y doit rappeler l'idée des combats....cette idée-là gâteroit tout." Henri, malgré sa vive curiosité, ne put questionner davantage : il entroit dans le château. Après avoir

traversé plusieurs pièces, il se trouva dans un grande salon rempli de monde, et d'hommes seulement. Le seigneur de Beaumanoir s'avança vers lui ; son accueil fut poli, mais grave et sérieux. Beaumanoir étoit un homme de quarante-cinq ans, d'une taille presque gigantesque, quoiqu'elle fût bien proportionnée ; il avoit des manières hautaines, une physionomie dure et sombre ; il étoit froid et silencieux. Henri remarqua sur tous les visages une expression mélancolique qui le frappa. D'ailleurs chacun avoit un air mystérieux ; on se taisoit, ou l'on se parloit à l'oreille. Dans cette nombreuse compagnie, Henri tout-à-coup reconnut avec plaisir un chevalier de sa connoissance, le brave Montauban. Il s'approcha de lui, et il alloit le questionner, lorsqu'on vint avertir que le souper étoit servi. Henri ne put se

placer à table auprès de Montauban, comme il le désiroit, parce que Beaumanoir, appelant Henri, le fit asseoir à côté de lui. Les quarante chevaliers qui composoient l'assemblée se mirent à table. Henri observa avec étonnement que la table, d'une immense longueur, étoit beaucoup plus grande qu'il ne falloit : le plus large côté, qui se trouvoit en face de Beaumanoir, étoit entièrement vide. Cependant, au milieu de ce côté, vis-à-vis Beaumanoir, étoit posé un couvert.... et devant ce couvert une grand coupe qui attira toute l'attention du jeune voyageur. Cette coupe avoit la forme d'une urne funéraire ; elle étoit d'une terre brunâtre, montée sur un pied de vermeil ; elle avoit à l'extrémité de son bord une anse dorée portée par une tête de mort en ivoire et en relief ; au-dessous de ce lugubre ornement, étoit écrit

sur la coupe, en grosses lettres d'or, ce nom : *Adelmar.*

Henri cherchoit vainement à pénétrer ce mystère, lorsqu'il entendit une porte s'ouvrir. Il leva les yeux, et il resta immobile de surprise à l'aspect de l'objet qui s'offrit à ses regards C'étoit une femme en deuil, qui s'avançoit lentement ; un grand voile de crêpe noir cachoit entièrement son visage ; elle s'approcha de la table, du côté vide, en face de Beaumanoir ; ensuite elle mit un genoux en terre et resta un instant dans cette attitude : un silence profond régnoit dans la salle.....Enfin Beaumanoir prenant la parole : " Valérie, dit-il d'un ton solennel, levez-vous, et ôtez votre voile." A cet ordre, Valérie laissa échapper un gémissement sourd, mais si plaintif, que le jeune Clermont ne put s'empêcher de tressaillir. Valérie jette son voile en ar-

rière, et découvre un visage charmant, une beauté ravissante, que la jeunesse, la pâleur et l'expression la plus douloureuse rendoient aussi touchante qu'elle étoit régulière. "Mettez-vous à table, et qu'on lui donne son siége, poursuivit Beaumanoir." Ce siége étoit un tabouret de bois, semblable à las sellette d'uncriminel....La triste Valérie, les yeux toujours baissés, s'assied devant le couvert réservé pour elle ; la coupe fatale se trouvoit près d'elle à sa droite.....Valérie déploya sa serviette, mais elle ne mangea point. Et alors Beaumanoir paroissant ne plus s'occuper d'elle, affecta de parler à ses convives de choses indifférentes. Mais après le premier service: "Valérie, dit-il d'une voix sépulcrale, *il faut boire.*"...Ces paroles firent frémir Valérie. "*Il faut boire,* répéta Beaumanoir d'un ton

terrible." En même temps il se souleva et remplit la coupe, que Valérie prit d'une main tremblante ; elle la porta à sa bouche en frissonnant....On vit ses longues paupières noires s'humecter des pleurs qui bientôt se mêlèrent à son breuvage... Quand le souper fut fini, Valérie se leva, s'inclina profondément, et fit quelques pas pour s'en aller. "Arrêtez, Valérie, dit Beaumanoir, et retournez-vous." Valérie obéit. Beaumanoir étendit le bras, et avec une action emphatique, saisissant la coupe funèbre, il s'éloigna, la jeta avec force sur le pavé, la brisa en mille pièces en s'écriant avec une voix de tonnerre : *Périsse à jamais son souvenir!*.....Valérie fondit en larmes ; tous les chevaliers, et même les domestiques applaudirent avec transport ; Valérie se couvrit de son voile et disparut. Henri, confondu

de tout ce qu'il venoit de voir et d'entendre, brûloit du désir de se trouver seul avec Montauban, afin de l'interroger. La fatigue du voyage lui servit de prétexte pour se retirer sur-le-champ. Beaumanoir l'invita à rester le lendemain, Henri y consentit et sortit avec Montauban. Lorsque Henri fut dans sa chambre, tête-à-tête avec Montauban, ce dernier prévenant ses questions : " Je vois, lui-dit-il, qu'avant cette époque vous n'êtes jamais venu dans cette province, et que depuis que vous y voyagez, vous n'avez séjourné nulle part, puisque vous ignorez la tragique histoire de la belle et malheureuse Valérie. — Oui, répondit Henri, j'ai toujours vécu très-loin de ce pays, et je ne connoissois le nom de l'étrange seigneur de Beaumanoir, que par le combat des Trente. Je n'ignore pas non plus,

mon cher Montauban, que vous fûtes aussi l'un des héros de cette fameuse journée ; et, comme je ne vous ai pas revu depuis....—Dans cette même journée, interrompit Moutauban, je soutins un second combat, moins célèbre, mais non moins périlleux.....et personne, mieux que moi, ne peut satisfaire votre curiosité. Établi depuis quatre ans dans cette province, je suis uni à la parente et à l'amie intime de l'infortunée Valérie, et j'ai été l'un des défenseurs de cette victime de la plus bizarre cruauté. — Cette intéressante Valérie, reprit Henri, n'est-elle pas la fille du terrible Beaumanoir ?—Hélas ! elle est sa femme, répondit Montauban. Sans doute elle fut coupable, mais vous allez juger si elle a expié sa faute." A ces mots, Montauban s'assit à côté de Henri, et après s'être recueilli un

moment, il reprit la parole et fit le récit qu'on va lire.

" La seigneur de Beaumanoir n'est pas né sans vertus et sans générosité ; mais un orgueil monstrueux a corrompu toutes ses qualités naturelles, en desséchant son ame, en le rendant vindicatif, implacable, et en lui donnant toute l'impitoyable dureté que peut produire l'égoïsme. Il n'emploie la force de son ame qu'à déguiser ses premiers mouvemens, et non à les réprimer. Nul homme n'est capable d'une dissimulation aussi perfide, quand il la croit nécessaire à ses desseins ; tout ce qui a de l'éclat ou de la singularité lui plaît, mais il n'a jamais eu l'idée de la véritable gloire, il a plutôt le goût que le sentiment de la grandeur ; le crime même peut avoir à ses yeux quelque chose d'héroïque, s'il est accompagné de circonstances extraordinaires et

frappantes. Il joint à ce caractère l'esprit le plus faux et une grande prétention à l'originalité ; c'est surtout par système qu'il est inhumain et bizarre ; il n'a montré tant de barbarie que parce qu'il a confondu la férocité avec l'énergie, et l'obstination la plus extravagante avec la fermeté de l'ame. Enfin il se glorifie de sa cruauté, car il est persuadé qu'elle ne peut inspirer que l'étonnement d'une profonde admiration. Au reste, mon cher Clermont, vous arrivez dans un moment heureux, puisque c'est pour assister au dénouement et à la fin de la tragédie qui dure depuis tant d'années ; grace au ciel, le dernier acte en a été joué ce soir, et vous verrez demain le cruel Beaumanoir prendre un rôle moins sinistre, mais plus ridicule encore, s'il est possible ; car il se flattera d'étonner par sa clémence, après avoir

épouvanté tout le monde par une vengeance de cinq ans.

" L'infortunée Valérie, orpheline à quatorze ans, avec une éclatante beauté, eut le malheur de fixer sur elle l'attention de Beaumanoir. Il méprisoit les femmes, non qu'il eût mauvaise opinion de leurs mœurs, mais parce que leur timidité naturelle et leur foiblesse physique les lui font regarder comme une espèce très-inférieure à la nôtre. Le devoir de les protéger comprend nécessairement pour lui le droit de les régir avec despotisme. La beauté pouvoit l'enflammer et non le subjuguer ou l'attendrir. Valérie n'avoit point de fortune ; mais Beaumanoir, riche, magnifique et libéral n'en désiroit point ; il ne vouloit qu'une belle esclave bien ignorante et bien soumise. L'âge de Valérie lui répondoit de son innocence : à peine osoit-elle lever les

yeux sur ce redoutable amant. Beaumanoir sourioit en voyant sa crainte ; c'étoit un aveu d'infériorité, et le seul qui même en amour pût le flatter : il épousa Valérie. L'empire absolu de son dédaigneux époux ne la rendit point malheureuse ; elle ne lui disputoit rien : simple et craintive, elle obéissoit sans efforts. Beaumanoir ne cherchoit point à plaire, ne demandoit pas d'amour ; il n'étoit point jaloux, persuadé que l'honneur de porter son nom étoit un garant infaillible de la vertu ; il comptoit, non sur la tendresse et sur la reconnoissance de sa compagne, mais sur la fierté d'ame qu'il croyoit impossible que la dame de Beaumanoir n'eût pas en songeant à la naissance et aux exploits guerriers de son époux. Valérie, mariée depuis neuf mois, devint mère avant l'âge de quinze ans : elle jouit de ce bonheur

avec toute sa sensibilité maternelle et toute la joie d'un enfant. Elle auroit pu à cette époque s'attacher à son mari, s'il eût eu l'air de partager ses sentimens; mais il dédaigna d'être père: il n'avoit qu'une fille. Valérie, idolâtrant son enfant nourrie dans le château, vouloit la voir ou la tenir dans ses bras à chaque instant du jour, à la promenade, dans le salon et même à table. Au lieu de réprimer avec douceur ce touchant enfantillage, Beaumanoir s'en moqua avec mépris; il déclara durement qu'il ne pouvoit supporter les cris *d'un maillot*, et il relégua la nourrice à l'autre extrémité du château. Cette conduite farouche parut atroce à une jeune mère passionnée. Valérie avoit supporté, sans murmure, et sans colère, les traitemens hautains d'un époux impérieux, mais elle prit de l'aversion pour un père

insensible. Elle ne pouvoit concevoir qu'il fût possible de voir sans l'adorer ou sans l'admirer sa petite Emma (c'est le nom de sa fille) ; et le père d'Emma, refusant dédaigneusement à cet enfant chéri toute espèce de caresses, n'étoit plus à ses yeux que l'être le plus féroce et le plus haïssable. Ce fut dans ce temps, qu'après une absence de trois ans, reparut dans cette province le jeune Adelmar, âgé de vingt-huit ans. Il avoit perdu son père, qui périt glorieusement dans une bataille contre les Anglois, et il venoit recueillir le petit héritage que lui laissoit sa mère. Beaumanoir s'étoit trouvé avec Adelmar à plusieurs combats, dans l'un desquels, par un secours heureux, il avoit sauvé la vie à ce jeune chevalier, dont il estimoit la valeur, seule qualité dans un homme qui pût obtenir son suffrage. Depuis cet événe-

ment, il voyoit toujours avec plaisir celui qui lui rappeloit une action digne d'éloge ; il lui rendit avec ostentation quelques autres services ; enfin, il déclara qu'il étoit l'ami d'Adelmar ; il le pensa peut-être : il ne croit qu'il peut aimer, que lorsqu'il protège d'une manière éclatante. La naïveté, la douceur et la beauté de Valérie inspirèrent à Adelmar une violente passion : il eut la lâcheté de céder à ce sentiment criminel ; et sans égard pour son bienfaiteur, sans pitié pour l'innocence la plus touchante, il forma le vil projet de corrompre un enfant d'autant plus facile à séduire, qu'elle étoit aussi sensible qu'ingénue. Adelmar ne loua point les graces de Valérie : elle n'auroit pas compris le langage de la galanterie ; il falloit pour la perdre ne parler qu'à son cœur. Adelmar la plaignit, il s'attendrit avec elle sur

la rudesse de Beaumanoir, il recueillit ses pleurs, il en versa lui-même ; sur-tout il caressoit la petite Emma, il la portoit dans ses bras, il s'extasioit sur sa beauté en la voyant dormir, ou bien en la contemplant sur les genoux de sa mère : ce fut ainsi que par degrés il fit partager son coupable amour à l'infortunée Valérie. Il écrivit, on lui répondit ; cette correspondance duroit depuis plus de deux mois sans être soupçonnée par Beaumanoir, qui ne se doutoit même pas de l'aversion que Valérie avoit prise pour lui ; elle ne le manifestoit que par un redoublement de timidité et de crainte, qui n'étoit aux yeux de Beaumanoir que l'expression plus marquée d'un profond respect qu'il se félicitoit de voir accroître. Cependant Adelmar n'avoit pu voir encore Valérie tête-à-tête ; il lui écrivit enfin pour la con-

jurer de lui accorder un rendez-vous le soir même, parce que Beaumanoir, pour une affaire importante, devoit partir après le dîner, et ne pouvoit revenir que le lendemain. Adelmar ne manquoit pas de promettre dans cette lettre de respecter la vertu de Valérie, et d'assurer qu'un refus le porteroit aux dernières extrémités du désespoir ; promesses et menaces qu'une femme de vingt ans sait déjà parfaitement apprécier, mais qui produisirent sur l'esprit et sur le cœur de l'ignorante Valérie tout l'effet qu'un suborneur en pouvoit attendre. Il ne demandoit à Valérie, pour toute réponse, que de lui confier la clef d'un corridor qui conduisoit à sa chambre, et d'enterrer cette clef dans un caisse de fleurs placée dans un parterre à quelque distance du château auprès d'un petit bois. Beaumanoir n'aimoit ni

la promenade ni les fleurs ; il n'alloit jamais dans ce parterre que Valérie se plaisoit à cultiver. Quoique Valerie eût une confiance entière dans la parole de son amant, cette proposition l'épouvanta ; elle ne se décida pas sans remords ; elle hésita, elle pleura ; mais enfin elle fit plus qu'on ne lui demandoit, elle écrivit un billet dans lequel elle enveloppa la clef ; et une heure avant le dîner, dans un moment où elle vit Beaumanoir occupé, elle s'échappa et vola au parterre ; elle s'approcha d'un pas chancelant de la caisse de fleurs, elle y creusa dans la terre, avec son couteau, un large trou pour y placer la lettre. Elle n'avoit pas encore achevé de couvrir entièrement, du moins avec solidité ce fatal dépôt, lorsque tout-à-coup Beaumanoir, sortant du bois, parut à ses yeux. Il venoit de recevoir la nouvelle de

la mort d'un oncle qui lui laissoit un riche héritage : voulant instruire Valérie de cet événement, au lieu de la faire appeler, il s'avisa, contre sa coutume, d'aller la chercher lui-même. La lettre et la clef, recouvertes très-superficiellement de terre, étoient cependant cachées : si Valérie n'eût pas perdu la tête, Beaumanoir connoissant son goût pour le jardinage, n'auroit pas conçu le moindre soupçon en la voyant auprès d'une caisse de fleurs, les mains pleines de terre et tenant un couteau ; mais la vue inopinée du terrible Beaumanoir fut un coup de foudre pour la craintive et coupable Valérie. "O ciel ! je suis perdue ! s'écria-t-elle en pâlissant." Elle n'en put dire davantage ; elle tomba sur le gazon et perdit entièrement l'usage de ses sens. Beaumanoir, ne pouvant attribuer cet effroi mortel au respect et à la véné-

ration, ne songea point à secourir la malheureuse victime qui, par sa naïveté, se dénonçoit elle-même, et se livroit à sa vengeance ; il examina la caisse de fleurs, et en passant la main sur la trace formée par le couteau, il découvrit un bout de papier....il enfonce sa main et retire en frémissant la lettre et la clef; il déploya le billet, et reconnoissant l'écriture de Valérie, il lut ce qui suit : " Adelmar ! " ah ! qu'exigez-vous ! mais, com- " ment résister à votre désespoir ? " Vous respecterez ce lien détesté " qui m'engage : vous me l'avez pro- " mis. . . Dans quel trouble affreux " m'a jetée votre lettre ! Sans " doute il me sera doux de me trou- " ver seule avec vous, et, pour la " première fois, de vous parler sans " témoins et sans contrainte . . ce- " pendant je tremble ! . . N'importe, " vous le voulez ! O cher Adelmar!

" combien j'aurai besoin d'être ras-
" surée !.... mais, quand je vous
" verrai, je ne craindrai plus rien..
" Venez à minuit."

" Il est inutile de vous dépeindre la fureur et la rage de l'orgueilleux Beaumanoir, vous en pourrez juger par la suite de ce récit : il différa sa vengeance afin de la rendre plus frappante et plus terrible. Après avoir lu rapidement ce funeste écrit, il se hâta de le reployer autour de la clef, de remettre le tout dans la caisse, et de le couvrir légèrement de terre ; ensuite il secourut l'infortunée Valérie, qui rouvrit les yeux, et dont le premier mouvement fut de se jeter aux pieds de Beaumanoir, en fondant en larmes. Beaumanoir affecta la plus grande surprise : " Quel est donc ce nouvel enfantillage ? dit-il, avec un horrible sourire ; quoi donc ! Valérie, pen-

sez-vous que je ne sois venu ici que pour vous gronder d'avoir quitté le salon à l'heure où l'on va dîner? croyez-vous que je désapprouve votre goût pour la culture des fleurs? au contraire, je trouve que c'est un amusement innocent qui convient à votre sexe et à votre âge..." Il parloit d'un ton si naturel, il avoit l'air si tranquille, que la tremblante Valérie se persuada qu'il n'avoit rien vu et qu'il étoit dans la plus parfaite sécurité. Elle balbutia quelques mots inintelligibles; le barbare sourit encore; il acheva de la rassurer: ensuite il lui apprit la mort de son oncle; il ajouta que cet événement prolongeroit son absence, et il la quitta précipitamment, en disant qu'il avoit quelques ordres à donner, et qu'il alloit faire retarder le dîner d'une demi-heure. Aussitôt que Valérie l'eut perdu de vue, elle examina la

caisse, qu'elle trouva dans le même état ; elle acheva de mieux couvrir la clef, et parfaitement revenue de sa frayeur, elle retourna au château. Beaumanoir, à table, fut absolument comme à son ordinaire. Deux ou trois heures après le dîner, il monta à cheval avec Adelmar, qui prit publiquement congé de Valérie, et tous les deux partirent ensemble. A peu de distance du château, ils se dirent adieu : Adelmar prit le chemin d'une petite terre qu'il possédoit, à trois lieues de celle de Beaumanoir, et ce dernier continua sa route. Adelmar se cacha dans les environs, afin de retourner au château avant minuit ; car il avoit trouvé le billet et la clef dans le vase de fleurs ; en outre, il s'étoit muni depuis long-temps du passe-partout d'une petite porte du jardin qui donnoit dans une partie de la forêt dont cette habitation est

entourée. Beaumanoir de son côté se cacha jusqu'à la nuit ; ensuite il revint secrètement chez lui pour y préparer sa vengeance.

" Cependant Valérie attendoit l'heure du rendez-vous avec un trouble mêlé d'inquiétude et de remords. A onze heures tous les domestiques étoient couchés ; un silence profond sembloit annoncer un repos universel, mais l'amour et la haine veilloient ! Valérie se mit à la fenêtre, et levant vers le ciel des yeux mouillés de pleurs, elle s'effraya en voyant au-dessus de sa tête une nuée épaisse et noire, sillonnée dans toute son étendue par des éclairs éblouissans et multipliés. " Hélas ! dit-elle en joignant les mains, la foudre est prête à éclater !"·· Dans ce moment, elle entendit les dogues de la basse-cour pousser de longs hurlemens qui la firent tressaillir··elle ferma la fe-

nêtre ; elle trembloit ; et tombant sur une chaise, elle se sentit glacée d'une terreur invincible. Elle fut tirée de cette espèce de stupeur par un si prodigieux coup de tonnerre, qu'elle crut que la foudre étoit tombée sur le château. Son premier mouvement fut de courir à l'appartement de sa fille : elle s'élança vers la porte ; mais se rappelant qu'Adelmar alloit arriver, elle s'arrêta en pleurant. " O mon Emma ! dit-elle, faut-il encore que je sois coupable envers toi ! . . ah ! si je l'avois prévu ! . . . . ." Ses sanglots lui coupèrent la parole... Elle sentoit confusément qu'on ne peut mépriser un seul devoir sans en trahir d'autres, et qu'une épouse infidèle ne sauroit être une mère irréprochable . . . . Cependant Valéric connut au calme profond qui régnoit toujours dans la maison, qu'il n'étoit point arrivé d'accident. " Ah ! dit-

elle, devois-je craindre pour mon enfant ? le ciel protège l'innocence !" Elle se remit sur sa chaise.. l'horloge du château sonna minuit.... cette heure, attendue depuis le matin, lui causa tout le saisissement d'une extrême surprise ; chacun de ses battemens égaux et lents sembloit frapper sur son cœur avec une force progressive ; elle les comptoit en frissonnant, et au *douzième*, son oppression lui ôta presque entièrement la faculté de respirer ; elle resta immobile, et néanmoins en écoutant toujours attentivement.. Les dogues hurlèrent pour la deuxième fois.... Valérie frémit !... mais au même instant elle entendit marcher doucement dans le corridor. "O ciel! dit-elle, c'est lui !.." Pouvant à peine se soutenir, elle se leva et fut entr'ouvrir sa porte ; elle recula et fut tomber dans un fauteuil en aperce-

vant Adelmar : ce dernier courut se précipiter à ses genoux ; Valérie mit ses deux mains sur son visage et fondit en pleurs. Adelmar la conjuroit de se calmer, lorsque la porte se rouvrit avec fracas ; Valérie éperdue, pousse un cri déchirant. Adelmar se relève, se retourne, et voit Beaumanoir une épée nue à la main ; il étoit suivi de deux écuyers et de deux pages, portant aussi des épées nues, et en outre des torches allumées ; Adelmar n'avoit pris pour toute arme qu'un bâton ferré qu'il venoit de laisser dans le corridor... Beaumanoir s'arrêta : " Ne crains rien, Adelmar, lui dit-il, j'aurois le droit de poignarder un infâme suborneur ; je pourrois, sans scrupule, t'arracher cette vie méprisable que tu me dois, mais je veux te combattre et non t'assassiner." A ces mots, Valérie se jette entre Adelmar

et Beaumanoir : l'excès de son désespoir lui donne un courage surnaturel ; pâle, échevelée, elle reste debout en étendant ses foibles bras comme pour former une barrière entre ces deux fiers ennemis. Beaumanoir la saisissant par le milieu du corps, l'enlève et la porte à l'autre extrémité de la chambre. Adelmar voulant l'arracher de ses mains, s'élance vers lui, mais les écuyers et les pages l'environnent et le retiennent malgré tous ses efforts. Durant ce temps, l'inhumain Beaumanoir attache à l'une des colonnes de son lit l'infortunée Valérie : " Il est juste, lui dit-il, que vous soyez le témoin et le juge d'un combat qui se donne pour vous ; car c'est ici que je dois périr ou me venger··" Oh ! tuez-moi, tuez-moi ! s'écrioit Valérie. Sa voix touchante, le contraste frappant que formoient sur ce visage en-

chanteur et si jeune, l'expression déchirante de tous les mouvemens les plus violens de l'ame, l'amour, les remords, l'effroi, le désespoir mêlés aux graces et à la naïveté de l'enfance, rien ne put attendrir l'implacable Beaumanoir : il voyoit les yeux égarés de Valérie se fixer sur Adelmar ; il la voyoit frémir sur-tout pour lui, et l'état affreux où elle étoit, loin d'exciter sa pitié, ne servoit qu'à redoubler son ressentiment et sa rage. Après avoir attaché sa victime aux colonnes du lit, il traça avec de la craie, au milieu de cette vaste chambre, l'étroite enceinte dans laquelle il vouloit combattre, en déclarant qu'il ne seroit pas permis de la passer ; ensuite il ôta son habit et se découvrit la poitrine pour montrer qu'il n'avoit ni cuirasse, ni plastron. Alors il donna l'ordre d'armer son rival, auquel on remit une

épée. Si nos armes se rompent, dit Beaumanoir, on nous en donnera d'autres : hâtons-nous de commencer ; l'un de nous ne doit point revoir le jour qui va renaître. . ."

" A ces terribles paroles, et en voyant Adelmar saisir l'épée qu'on lui présentoit, la malheureuse Valérie pousa deux cris lamentables ; mais la terreur étouffant sa voix, elle perdit la faculté d'articuler le plus foible son ; elle resta immobile, la bouche entr'ouverte ; la pâleur livide de la mort se répandit sur tous ses traits ; toute sa douleur se concentrant dans son ame, son visage n'exprima plus que l'étonnement et l'épouvante. . . . Les écuyers et les pages, qui avoient posé leurs torches allumées sur des guéridons, s'éloignèrent et se placèrent dans les angles de la chambre, afin de rester là spectateurs du combat. . Avant d'entrer dans l'enceinte

fatale tracée par Beaumanoir, Adelmar se précipita encore vers Valérie pour la délivrer; il fut retenu, comme la première fois, par les satellites de Beaumanoir, et par ce dernier lui-même, qui lui cria de se défendre... " Barbare! dit Adelmar, elle est innocente; rends-lui la liberté de sortir de ce lieu; elle est innocente....— Défends-toi, répéta Beaumanoir en l'entraînant dans l'enceinte, et en l'attaquant aussitôt qu'ils y furent;" Adelmar para le coup, et le combat commença avec une égale furie de part et d'autre. Valérie voulut, mais vainement, faire un effort pour briser ses liens; elle étoit presque tombée dans cette espèce d'état léthargique où l'on conserve le sentiment et la connoissance sans avoir la possibilité de parler et de se mouvoir. Elle se trouvoit en face des combattans et vis-à-vis de

trois grands miroirs qui multiplioient à ses yeux cet affreux spectacle ; le meurtre et la vengeance l'environnoient de toutes parts ; elle essaya de fermer les yeux, mais elle les rouvroit à chaque instant par un mouvement involontaire de surprise et d'effroi ; tous les pas que faisoient ces terribles guerriers, chacun des coups qu'ils se portoient retentissoient avec éclat dans cette chambre voûtée : l'ébranlement qu'ils donnoient au plancher causa la chute de plusieurs meubles. Dans l'une de ces violentes secousses, un des guéridons de bronze se renversant avec un fracas épouvantable, la torche allumée qu'il portoit tomba entre les deux combattans, qui la repoussant avec leurs pieds la firent rouler sous le lit ; le feu prit aux rideaux, Adelmar fit un cri perçant en voyant les flammes environner Valérie ; mais

le feu fut aussitôt éteint par les spectateurs du combat. Adelmar, dans ce désordre, rompit son épée contre le guéridon renversé en courant du côté de Valérie ; Beaumanoir, toujours ferme à sa place au milieu de ce tumulte, fit donner une nouvelle épée à son ennemi, ensuite il se précipita sur lui avec fureur. Tandis qu'ils employoient l'un contre l'autre tous les moyens et toutes les ressources que fournissent l'adresse, la force et le courage, une colombe effarouchée, nourrie par Valérie, se mit à voltiger, et se heurtant contre les meubles elle s'éleva jusqu'aux voûtes. Cet oiseau timide, symbole de la douceur et de la tendresse, planoit en roucoulant sur les têtes menaçantes des belliqueux chevaliers, comme si elle eût gémi du carnage qui se préparoit..... elle fut ensuite se réfugier sur le sein palpi-

tant de sa maîtresse : n'étant ni caressée, ni peut-être aperçue, elle reprit son vol incertain, elle passa au milieu des combattans, et atteinte et blessée par les armes meurtrières, elle fut tomber dans un coin de la chambre..... Les deux rivaux s'attaquant toujours avec le même acharnement, Beaumanoir reçut dans le côté un coup d'épée qui lui fit une large blessure. En voyant couler le sang de son mari. Valérie saisie d'horreur, recouvra la parole : " Arrêtez, Adelmar, s'écria-t-elle d'une voix étouffée, arrêtez...." Elle n'en put dire davantage, l'infortunée s'évanouit.... Adelmar, pour lui obéir, recula quelques pas hors du cercle, en baissant la pointe de son épée. " Vous passez les limites prescrites, lui dit son adversaire ; on ne croira point que Beaumanoir puisse inspirer la pitié ; la lâcheté seule peut faire

reculer devant lui." A ces paroles insultantes, Adelmar se jeta impétueusement sur Beaumanoir : dans ce moment la pendule sonna une heure... " Ecoute, s'écria Beaumanoir, ta dernière heure vient de sonner...." A ces mots il fond sur lui à coups redoublés, il le presse, l'étonne, le fatigue ; Adelmar, poussé jusqu'à la raie de craie que l'honneur lui défendoit de franchir, s'arrête dans une position désavantageuse : en ce moment critique un seul pas en arrière auroit pu lui sauver la vie, mais il demeure inébranlable. Beaumanoir lui plonge son épée dans le sein, il lui perce le cœur, et le malheureux Adelmar tombe mort à ses pieds. Alors Beaumanoir, tirant du corps de son ennemi cette épée sanglante, la trempe dans le sang qui couloit de sa propre blessure, et s'approchant du mur qui se trouvoit

en face du lit, avec la pointe de ce fer meurtrier il trace en gros caractères sur la boiserie blanche, ces horribles paroles : *Tu passeras avec ton amant la nuit que tu lui destinois*.... Ensuite le barbare va délier sa victime pour la livrer à de nouveaux tourmens. Elle étoit toujours évanouie ; il la couche sur son lit ; on éteint les flambeaux, on ne laisse allumée qu'une seule lampe de nuit, placée près du corps sanglant d'Adelmar, étendu sur le plancher....Après ces actions inouies de la plus atroce cruauté, Beaumanoir, suivi de son cortége, sort de la chambre dont il ferme la porte à double tour et dont il emporte la clef....

" Au bout d'une demi-heure, Valérie reprit l'usage de ses sens : elle croyoit entendre encore l'affreux cliquetis des épées et le bruit menaçant que faisoient les combattans, en

frappant du pied sur le plancher avec autant de force que de fureur ; mais bientôt, connoissant qu'elle étoit seule, elle s'effraya de cet abandon, et le silence l'épouvanta··Ses idées se débrouillant peu à peu : " Grand Dieu ! dit-elle, que sont-ils devenus ?.... qui donc m'a délivrée de mes liens ?" Elle frémit en prononçant ces mots ; elle pensa que Beaumanoir n'existoit plus····Accablée de fatigue et pénétrée de terreur, elle flottoit entre le désir d'appeler ses femmes et la crainte mortelle de s'instruire avec certitude du funeste événement ; car il étoit inévitable d'en apprendre un terrible····Après avoir hésité quelques minutes, elle étendit le bras pour sonner ; mais elle ne saisit qu'un lambeau de rideau brûlé, qui lui resta dans la main. Elle ne conservoit qu'un souvenir confus de l'incident du feu ;

elle ne se le rappela, dans cet instant, que comme un attentat contre sa vie : " Il a voulu, dit-elle, me faire périr dans les flammes. Ah ! fuyons cette horrible maison !"···· A ces mots, elle se soulève avec effort, elle se retourne ; et se sentant épuisée et brisée de lassitude, elle reste assise sur son lit. Ses yeux alors se portent sur le panneau de boiserie ; elle tressaille en apercevant les sanglans caractères.... Elle ne lit point, mais elle reconnoît la main barbare de la vengeance···· " Oh ! dit-elle, il existe !···· Malheureux Adelmar !".... En disant ces paroles, elle baisse en frémissant ses yeux noyés de pleurs···· Ses cheveux se dressent sur sa tête ; elle voit à dix pas d'elle le corps d'Adelmar baigné dans un ruisseau de sang !....Glacée, pétrifiée, il lui semble qu'un bras de fer la retient immobile à sa place,

qu'une puissance ennemie et formidable l'accable de sa force invincible, pour la fixer jusqu'à la mort dans ce lieu de désolation et d'horreur.... Cependant elle voit, elle pense, elle respire, elle conserve son existence toute entière; elle est semblable à ces infortunés livrés à la rigueur des supplices, et que l'excès même des tourmens empêche de perdre le sentiment et la connoissance..... Après avoir passé quelques instans dans cette angoisse inexprimable, elle fait enfin un prodigieux effort pour s'échapper; elle se lève, elle veut marcher, elle chancelle, et pousse un cri affreux en voyant le sang qui se trouve par-tout sous ses pas : il faut le fouler aux pieds pour gagner la porte; ses forces l'abandonnent; elle glisse et va tomber sur le plancher, entre le corps d'Adelmar et la lampe de nuit qui s'éteint par

cette secousse.... Au milieu de cette profonde obscurité, elle sent une fraîcheur humide à travers son léger vêtement de mousseline.... " Grand Dieu ! dit-elle, je suis inondée de son sang !... Oh ! qui peut donc m'empêcher de mourir ?".... Jusqu'à ce moment la terreur avoit étouffé en elle une partie de sa sensibilité ; mais, baignée du sang de celui qu'elle aimoit, ce sang qu'elle a fait répandre, la douleur à son tour anéantit presque la terreur.... Rien n'enhardit comme un extrême désespoir..... On peut tout braver lorsqu'on est assez malheureux pour désirer véritablement la mort, et qu'en même temps on la croit inévitable et prochaine.... " Attends, Adelmar, s'écria Valérie, attends, je vais bientôt te rejoindre ! Ton barbare meurtrier a voulu nous réunir en me laissant ici : il n'avoit besoin ni du fer,

ni du poison ; il suffisoit de te montrer à mes yeux, privé de la vie !.... Oh ! je bénis sa cruauté : me livrer à la mort, c'est me donner à toi : je ne pouvois te suivre que dans la tombe....Tu n'existes plus, je vais mourir ; et dans cette affreuse agonie, je puis du moins mêler mes pleurs à ton sang, et mon dernier soupir suivra de près le tien".... En prononçant ces paroles d'une voix défaillante, elle sent un froid mortel circuler dans ses veines ; ses artères ne battent plus ; son cœur oppressé, déchiré, cesse tout-à-coup de palpiter : elle croyoit toucher à sa dernière heure, lorsqu'elle entendit près d'elle un son doux et plaintif.... Valérie d'abord pensa que ce n'étoit qu'une illusion ; néanmoins un effroi vague et superstitieux s'empara de son imagination, et en même temps une foible espérance combat-

tit cette nouvelle terreur.... Elle écoute, et bientôt elle entend gémir sourdement : l'idée qu'Adelmar n'est point mort, efface alors toutes les autres. " Dieu ! s'écria-t-elle, je ne me trompe point, il respire, il se plaint !.... Adelmar ! je suis là ; Adelmar, Valérie mouroit près de toi ; elle veut vivre pour te secourir et te sauver.... oh ! réponds-moi !".. A ces mots, elle se tait pour écouter encore ; elle n'entend plus rien.... Ce silence profond est pour elle le langage muet de la mort..... Elle n'ose plus parler ; elle ferme ses yeux appesantis. Au milieu des ténèbres qui l'environnent, elle craint de voir apparoître un objet terrible : une sueur froide inonde son front. Dans cet instant, elle sent l'impression d'un léger mouvement.... Pénétrée d'horreur, elle veut machinalement s'éloigner : on s'attache à sa robe, on

la suit en murmurant..... Elle se traîne vers la porte, y parvient, veut l'ouvrir, la trouve fermée; elle retombe presque inanimée sur le plancher.... Peu de minutes après, les premiers rayons du jour pénétrèrent dans la chambre; Valérie connut enfin la cause de ses dernières frayeurs : elle vit sa colombe blessée, mourante à ses pieds.... Alors Valérie, à quelques pas de la fenêtre s'y élance; elle l'ouvre, attache sa ceinture au balcon, se suspend à ce fragile soutien, qui cependant ne rompt pas, mais qui se trouve trop court. Valérie tombe de dix pieds de haut dans le jardin; la légereté de sa taille la préserva d'une chute dangereuse : elle se relève; et, sans autre dessein que celui de se sauver, elle retrouve des forces pour fuir. C'étoit par ce même jardin que Adelmar étoit entré; il avoit laissé

la porte entr'ouverte : Valérie franchit cette porte, et se précipite dans la forêt. Elle erra quelque temps dans ce bois, avec un égarement qui ne lui permettoit pas de choisir une route : elle ne songeoit qu'à mettre une grande distance entre elle et le château. Au bout de trois quarts-d'heure, elle aperçut sur la lisière du bois la maison isolée du curé, à six cents pas d'un village ; cette maison étoit dominée par l'église bâtie sur une colline. Valérie éprouva une sensation extraordinaire en jetant les yeux sur l'église, elle trembla... et détournant la tête, elle s'avança vers la maison, et frappa à la porte, car elle ne pouvoit plus ni marcher, ni se soutenir. Une vieille servante vint ouvrir, et fit un cri de surprise et de frayeur, en apercevant la jeune dame du lieu, seule, à une heure aussi indue, avec l'égarement dans

les yeux, des cheveux en désordre, des vêtemens déchirés et souillés de sang. " Cachez-moi ! cachez-moi ! dit Valérie, en se précipitant dans la cour." — La servante épouvantée la conduisit dans la salle où étoit le vénérable pasteur qui, reculant en la voyant, imagina qu'elle avoit été attaquée par des voleurs.—" Oui, dit Valérie en tombant sur une chaise, il s'est commis un meurtre.....— Un meurtre ?.....—Vous voyez ce sang ?..... — Eh bien ? — C'est le sien.—Oh ! cachez-moi !------Expliquez-vous, grand Dieu !------Je l'ai tué !" — A ces mots, le curé reste immobile d'horreur ; mais bientôt revenant à lui, il se rappela la douceur, l'humanité, la timidité de celle qui lui parloit, et il ne put la croire. Il la plaça dans un fauteuil ; il lui fit prendre un peu de vin, et respirer du vinaigre ; ensuite, renvoyant sa ser-

vante, il la questionna avec affection et détail ; et malgré le désordre et l'obscurité de ses réponses, il démêla parfaitement l'affreuse vérité. Sur la fin de cet interrogatoire, qui ne dura que peu de minutes, Valérie, pour la première fois depuis ces désastreux événemens, se ressouvint tout-à-coup de sa fille : " Et mon enfant ! s'écria-t-elle, avec un accent déchirant, mon enfant ! dans quelles mains je l'ai laissée !.—Ah ! j'aime mieux mille fois mourir que de l'abandonner ! retournons au château ; je veux revoir mon enfant !" —— Le curé s'opposa à ce dessein ; Valérie ne l'écouta pas.—" Il la tuera peut-être, disoit-elle en versant un torrent de larmes, conduisez-moi !...oh ! par pitié, venez ; je veux revoir mon enfant !" En parlant ainsi, elle voulut s'échapper ; mais ses pieds enflés et douloureux ne pouvoient la soute-

nir ; elle retomba dans les bras du curé, qui parvint enfin à lui persuader de rester, en lui promettant d'aller lui-même sur-le-champ au château, de voir sa fille, de parler à Beaumanoir, et de revenir sous trois heures. Valérie le laissa partir. Elle avoit une fièvre brûlante : on la mit au lit ; et, quand la curé revint, il la trouva dans un délire affreux. Elle resta deux jours dans cet état ; les tendres soins du curé la rappelèrent à la vie et aux douleurs. Quand elle eut repris toute sa connoissance, il la rassura sur sa fille ; mais il lui apprit que Beaumanoir étoit à l'extrémité de sa blessure : en effet, il fut pendant plus de trois semaines à la mort. Valérie passa tout ce temps au presbytère ; car Beaumanoir lui fit donner l'ordre d'y rester ; mais le curé alloit presque tous les jours au château, afin d'en rapporter des nouvelles

d'Emma. Instruite et fortifiée par les exhortations de son respectable pasteur, l'inconsolable Valérie se jeta dans les bras de la religion : il ne lui restoit de son coupable attachement pour Adelmar, qu'un remords éternel d'avoir causé sa mort, et une invincible horreur pour Beaumanoir. Le curé, loin d'être obligé d'exciter son repentir, crut devoir en modérer la violence. " O mon père ! lui disoit-elle, j'ai fait répandre le sang ; j'ai causé la mort d'un infortuné, et peut-être aurai-je à me reprocher encore celle d'un époux ! Quels crimes irréparables ! —— Les femmes les plus méprisables, les plus déshonorées n'ont jamais causé de semblables malheurs ! . . .—Oui, reprit le curé ; mais elles s'exposent à les produire : tels sont les maux terribles qui peuvent résulter d'un attachement criminel ; une femme infi-

delle ne s'y soustrait qu'à force de mensonges et de duplicité : cependant, malgré tous ses artifices, le hasard peut la trahir ; et quel que soit son bonheur, Dieu, sans doute, un jour lui demandera compte non-seulement du mal qu'elle a fait, mais de celui dont elle a volontairement risqué de devenir la cause. Pour vous, ma fille, le sentiment coupable qui profana votre cœur, n'a point souillé votre personne. Votre jeunesse et votre ignorance seront votre excuse aux yeux de Dieu ; mais la faute que vous avez commise a eu de si funestes conséquences, que vous ne pouvez l'expier que par la conduite la plus parfaite et la plus exemplaire."

"Cependant Beaumanoir guérit de sa blessure ; alors il épouvanta le curé en lui détaillant le plan de la bizarre pénitence qu'il imposoit à Valérie,

et qui devoit durer cinq ans. Il déclara que Valérie passeroit tout ce temps dans un appartement isolée du château; qu'elle n'en sortiroit que pour se promener dans un jardin particulier, et qu'elle ne recevroit personne, à l'exception du curé; il ajouta que, déchue de ses droits de mère et d'épouse, elle ne verroit sa fille qu'un moment le matin et le soir; qu'elle se contenteroit de l'embrasser sans jamais proférer une parole; qu'en outre la malheureuse Valérie viendroit tous les soirs se présenter au souper de Beaumanoir en gardant un profond silence, et en observant le cérémonial inventé par Beaumanoir; et qu'enfin elle boiroit dans la fatale coupe qui devoit lui retracer son malheur et la vengeance de son époux. Le bon curé se récria sur la dureté de ces conditions, et sur-tout sur l'humiliation de paroître ainsi devant

des étrangers. " Sa faute, répondit Beaumanoir, a eu le plus grand éclat, il faut que l'expiation en ait aussi. D'ailleurs, poursuivit-il, je lui laisse tout le mérite d'une pénitence volontaire, qui seule peut lui rendre l'honneur ; elle a la liberté de l'accepter ou de la refuser : dans ce dernier cas elle ne reverra jamais sa fille ; mais elle aura une pension qui lui assurera; pour sa vie entière, une grande aisance, et elle pourra s'établir loin de moi, dans le lieu qu'elle choisira. Je veux la punir, la purifier, et non la tyranniser. Si, se soumettant d'abord aux lois que j'impose, elle les trouve ensuite insupportables, si même, au bout de quelques mois, elle veut s'y soustraire, loin de m'y opposer, je lui en faciliterai tous les moyens ; elle ne sera point captive ici, elle aura de l'argent, des chevaux à ses ordres, si elle en demande,

et personne ne l'empêchera de s'en éloigner; mais la moindre démarche contraire à nos conventions nous sépare sans retour, en la privant pour jamais de sa fille. Les cinq ans de sa pénitence révolus, si son obéissance a été parfaite, elle reprendra tous ses droits sur mon cœur et dans ma maison ; le passé sera pour jamais enseveli dans un profond oubli. Telle est mon irrévocable résolution."

" Le curé eut beau représenter que la vengeance terrible exercée sur l'infortunée Valérie durant la nuit du combat, valoit bien une pénitence austère de plusieurs années, Beaumanoir fut inflexible. Dans cette nuit affreuse il s'étoit vengé avec la fureur d'un ressentiment atroce, il avoit agi pour satisfaire sa haine et sa colère ; maintenant il n'agissoit que pour le monde ; il vouloit rendre Valérie célèbre par son repentir et

par sa pénitence ; son orgueil ne pouvoit qu'à ce prix accorder un pardon public ; d'ailleurs il aime les scènes et l'éclat, et la pénitence dramatique qu'il avoit imaginée lui paroissoit une invention sublime ; il y étoit aussi attaché qu'un auteur pourroit l'être au plan d'un ouvrage de théâtre qu'il regarderoit comme son chef-d'œuvre. Valérie fut beaucoup moins effrayée de la pénitence que du *pardon* qui devoit en être le résultat. Elle s'étoit flattée que Beaumanoir ne la reverroit jamais, et qu'il lui permettroit de se retirer pour toujours dans un cloître, avec sa fille, dont les religieuses auroient soigné l'enfance et la première jeunesse. La seule chose qui la frappa dans la pénitence, ce fut la loi sévère qui lui permettoit de ne voir sa fille que quelques minutes chaque jour, et qui lui défendoit de lui répondre quand cette enfant se-

roit en âge de comprendre et de parler. Cependant Valérie n'hésita point à se soumettre sans restriction, puisqu'elle n'avoit que ce seul moyen de conserver son enfant. Conduite par le curé, elle retourna dans ce château qu'elle détestoit ; elle se trouva mal en y entrant ; mais on lui amena la petite Emma, et durant quelques instans elle oublia tous ses maux en serrant dans ses bras cette enfant adorée. Une vieille femme-de-chambre, dévouée à Beaumanoir, vint lui apporter une robe de bure noire, en lui annonçant que pendant cinq ans ce seroit son seule vêtement. "Il me convient, dit Valérie, et je désire n'en porter jamais d'autre." Son nouvel appartement n'étoit autre chose qu'une tour qui, jusqu'alors, n'avoit servi que de prison; mais Beaumanoir en avoit fait arranger l'intérieur avec une élégante simpli-

cité. On lui rémit les clefs de cette tour, et l'on ne prit en effet nulle outre précaution pour empêcher sa fuite. On lui ordonna de ne sortir de la tour que voilée, et de ne se promener que dans une vaste cour et dans un jardin fait pour elle, enclos seulement d'une simple palissade avec une porte donnant dans la campagne, et dont on lui remit la clef, avec l'unique intention de favoriser son évasion, si elle avoit le désir de se sauver. Elle refusa de se charger de cette clef; on ne voulut pas la reprendre; elle la suspendit à la cheminée de sa chambre où elle est restée jusqu'à ce jour. La première soirée sur-tout fut terrible pour elle; il falloit subir l'ignominie de souper et revoir Beaumanoir. Le curé vint la fortifier par ses conseils; elle l'écouta avec sa douceur accoutumée; elle se jeta à genoux, lui demanda sa bénédiction; et après l'a-

voir reçue : " O mon Dieu ! dit-elle, je me soumets du fond de l'ame à ces étranges humiliations ! puissent-elles expier mes fautes ! puisse mon abaissement au yeux du monde me relever aux vôtres ! O mon Dieu ! protégez mon enfant !.....c'est pour vous et pour elle que je me résigne." Sa vieille duègne vint la chercher pour la conduire au souper, en lui rappelant *l'étiquette* qu'elle devoit suivre. Tous les domestiques qu'elle rencontra fondoient en larmes, car sa candeur et sa bonté la faisoient adorer.....Arrivée dans la salle à manger elle étoit baignée de pleurs ; mais lorsqu'elle entendit la voix formidable de Beaumanoir, ses pleurs se séchèrent, et elle fut prête à s'évanouir ; elle s'épargna l'horreur de le voir en tenant toujours les yeux baissés. Elle se mit à table....Elle frémit lorsque Beaumanoir lui or-

donna de boire : on lui avoit fait la description de la fatale coupe, elle la prit avec un tremblement convulsif ; mais en la portant à ses lèvres elle perdit connoissance ; on l'emporta. Telle fut la première soirée. Le lendemain Valérie revit sa fille avec un nouveau plaisir : elle avoit souffert pour elle. Le voisinage entier de Beaumanoir fut indigné de sa cruauté, on fit de vains efforts pour l'engager à se rétracter ; toutes les dames de la province, touchées du sort de Valérie, et peut-être effrayées d'un exemple si rigoureux de sévérité, se réunirent et vinrent dans ce château solliciter en faveur de la jeune pénitente ; cette démarche (qu'elles ont constamment renouvelée tous les ans) fut infructueuse. Depuis ce temps nulle femme n'a voulu venir en visite dans ce château, elles ont refusé toutes les invitations de Beau-

manoir ; et même lorsqu'il va dans les châteaux voisins, rien ne peut les engager à se mettre à table avec lui : elles le laissent avec leurs maris et se retirent dans leurs appartemens. Plusieurs femmes voulurent voir Valérie en secret, ou du moins entretenir un commerce de lettres avec elle ; mais Valérie refusa toutes les visites, reçut les lettres sans les décacheter, et les remit toutes au curé. Beaumanoir n'avoit pas négligé d'embellir sa solitude : le jardin de Valérie étoit rempli de fleurs, et l'on y voyoit une charmante volière ; mais c'étoit dans une caisse de fleurs que Valérie avoit déposé la fatale clef, et les oiseaux de la volière lui rappelèrent sa colombe mourante. " Hélas ! dit-elle, ces deux objets me retracent trop vivement mon crime et les tourmens que j'ai soufferts ; je suis si coupable et si mal-

heureuse, que désormais il n'est point d'amusemens dont je puisse jouir, et même les plus innocens me sont interdits !"..... Elle ouvrit la volière et rendit aux oiseaux leur liberté ; on arracha par son ordre toutes les fleures, et elle ne fit planter que des cyprès dans ce triste jardin. Cependant, le curé voulant lui rendre un goût si pur, et qui pouvoit adoucir sa situation, lui demanda de cultiver deux plattes-bandes de fleurs pour orner l'église ; ce motif eut le pouvoir de vaincre en peu de temps toute sa répugnance. Elle recevoit régulièrement une pension considérable payée tous les mois ; elle en distribuoit la plus grande partie en aumônes et le reste en dons pour l'église, communément ouvrage de ses mains. Ces pieuses occupations, la prière, la lecture et les entretiens du curé, remplissoient tous ses mo-

mens; les plus beaux jours de sa première jeunesse, obscurcis par un affreux souvenir, mais purifiés par le repentir, ennoblis par la vertu, s'écoulèrent du moins sans orages et sans ennui dans cette solitude. Elle avoit pour le curé autant d'attachement que de vénération; les exhortations touchantes, les conseils paternels de ce digne pasteur, ranimèrent son courage; elle connut toute la sublimité de la morale évangélique, si touchante pour les ames sensibles, si consolante pour les coupables! Mais le ressentiment de Valérie contre Beaumanoir corrompit longtemps toute la douceur qu'elle trouvoit dans la piété. " Ma fille, lui disoit le curé, il faut lui pardonner, il faut l'aimer...—Ah! mon père, il est si cruel!....—Vous le changerez; l'Esprit Saint n'a-t-il pas dit que *le mari infidèle est sanctifié*

par la femme fidelle? Une vertu parfaite est toujours communicative; acquérez-la, ma fille, et vous la donnerez à votre époux. Aux yeux de la religion il n'est point de mariages mal assortis, puisqu'avec de la patience et de la piété d'un côté, les caractères les plus opposés peuvent se corriger l'un par l'autre. Dieu, n'en doutez pas, vous réserve la gloire d'adoucir les mœurs de votre époux; vous triompherez de ce caractère superbe, vous attendrirez ce cœur endurci, et vous chérirez votre victoire et votre ouvrage." Ces idées frappèrent vivement Valérie, et bientôt elle cessa de haïr Beaumanoir, en écartant de sa pensée l'image de ce qu'il étoit, pour se le représenter dans l'avenir entièrement métamorphosé. Le curé fortifia ces heureuses dispositions, en l'assurant que Beaumanoir s'attachoit chaque jour da-

vantage à sa fille. " Oh ! s'il aime Emma, dit-elle, sans doute il deviendra bon !".... Le curé employoit tous ses soins à faire aussi valoir auprès de Beaumanoir la conduite de Valérie. Peut-être seroit-il parvenu à faire abréger sa pénitence sans l'imprudence d'un chevalier qui, dans les premiers mois de la captivité volontaire de Valérie, ayant vu cette jeune infortunée au souper solennel de Beaumanoir, voulut, lorsqu'elle fut retirée, parler à Beaumanoir en sa faveur, et finit par insulter celui qu'il ne pouvoit fléchir. Beaumanoir se battit, et blessa dangereusement le défenseur mal-adroit de Valérie. Dans la même année il soutint encore deux combats pour la même cause, et ces événemens le rendirent absolument inflexible pour sa malheureuse femme ; car il pensa qu'on pourroit prendre la clémence et la

pitié pour la crainte de s'exposer à de nouveaux combats. Ainsi l'intérêt même qu'inspiroit Valérie, loin de lui être utile, lui fut nuisible. Cette mère si tendre ne connut bien toute la rigueur de sa pénitence que lorsque sa fille eut atteint l'âge où les enfans commencent à sentir et à parler. Alors, ne pouvant ni lui répondre ni la garder auprès d'elle plus de deux ou trois minutes, elle souffrit des tourmens inexprimables. L'enfant, de son côté, malgré la jeunesse et la beauté ravissante de sa mère, eut peur de cette figure silencieuse vêtue de deuil et toujours en pleurs ; cette impression fut même si marquée pendant plusieurs mois, que la triste Valérie la prit pour de l'antipathie..... Mais ensuite l'enfant, touchée de l'expression du baiser maternel, cessa de crier et ne pleura plus que par sensibilité. Souvent elle

déchira le cœur de sa mère, en la caressant comme pour la consoler, et en la pressant de lui répondre ; et depuis six mois sur-tout, l'enfant, seulement âgée de cinq ans, s'est tellement attachée à cette mère mystérieuse et muette, qu'elle en a pris une sorte de mélancolie qui seroit alarmante dans un âge aussi tendre, si cet état devoit durer. Quand on la mène chez sa mère, elle lui porte tout ce qu'on lui donne de plus joli ; elle lui offre ses dons en silence ; elle ne parle plus avec elle, mais elle se jette à son cou en fondant en larmes, et il faut employer la violence pour l'arracher de ses bras.

" A présent, poursuivit Montauban, je n'ai plus à vous rendre compte que de ce qui me regarde personnellement Quand je vins dans cette province, Valérie étoit captive depuis deux ans. Beaumanoir

venoit de défier l'anglais Brembo ; je sollicitai sur-le-champ d'être admis au nombre des trente chevaliers qui devoient combattre les Anglois : j'obtins cette grace honorable. Beaumanoir, d'une voix unanime, nommé notre chef, se montra digne de l'être. L'orgueil anglois fut humilié. Beaumanoir invita à souper, dans son château, une nombreuse assemblée ; je me trouvai dans ce nombre. J'avois la plus grande curiosité de voir Valérie, et je m'étois bien promis, pour ne pas aggraver les maux de cette infortunée, de me taire. Mais quand je la vis, il me fut impossible de tenir cette résolution. Cependant j'attendis qu'elle fût partie, et alors je me levai. " Que voulez-vous, me demanda Beaumanoir ?—Je veux, lui dis-je, briser l'odieux monument de la plus exécrable barbarie." En disant ces mots,

je saisis la coupe. Beaumanoir, furieux, me l'arracha des mains. "Beaumanoir, m'écriai-je, je méprise ta valeur, puisqu'elle est unie à tant de férocité. — Rends grace à l'hospitalité, dit Beaumanoir ; je ne punis pas les insolens que j'admets à ma table, mais nous nous reverrons demain dans un autre lieu.—Ta table, répondis-je, est celle d'un cannibale ou d'un ogre ; tu n'y rassembles des convives que pour les insulter, en leur donnant, avec un stupide orgueil, le spectacle le plus révoltant.—C'en est trop, dit Beaumanoir ; sortons de cette enceinte, viens dans la prairie voisine me montrer cette audace, l'épée à la main. —Volontiers, m'écriai-je ; et si je suis vaincu, je ne t'en estimerai pas davantage. On se jeta entre nous, en nous représentant qu'il falloit au moins attendre le jour pour se battre.

—On voit toujours assez clair pour se venger, répondit Beaumanoir." Et nous sortîmes. Ses gens, par son ordre, nous suivirent avec des flambeaux allumés. Malgré les fatigues de la journée, nous nous battîmes long-temps avec fureur ; je ne reçus aucune blessure, et je donnai à Beaumanoir un si terrible coup d'épée, qu'il tomba à la renverse, nageant dans son sang, et que nous le crûmes mort. Nos amis, depuis, nous ont réconciliés ; mais je n'ai pu me résoudre à revenir dans ce château, que pour y voir briser la coupe de douleur dans laquelle l'intéressante Valérie a versé tant de larmes ; et malgré la *clémence* dont se pare maintenant l'implacable Beaumanoir, j'aurois encore un grand plaisir à me battre avec lui. Je ne puis supporter l'idée qu'il se croira demain le plus généreux des hommes. On a

caché à Valérie tous les combats qui se sont donnés pour elle : son ange tutélaire, le respectable curé, a pris toutes les précautions nécessaires pour lui en dérober la connoissance."

Montauban termina là son récit. Le jeune Henri de Clermont, qui avoit écouté cette histoire avec le plus vif intérêt, fit encore plusieurs questions sur Valérie ; il apprit avec plaisir que la réconciliation des deux époux ne se feroit pas dans ce château, qui rappeloit à Valérie de si terribles souvenirs. Durant la pénitence de Valérie, Beaumanoir avoit fait bâtir, à un quart de lieue de là, une maison élégante et magnifique qu'il devoit habiter désormais. Valérie ignoroit cette circonstance ; on lui préparoit l'agréable surprise de quitter pour jamais le vieux château, qui ne seroit plus à l'avenir que la maison de chasse de Beaumanoir. Les deux

chevaliers, ne se lassant point de parler de Valérie, ne se séparèrent que peu d'heures avant la naissance du jour.

Le lendemain matin, Valérie, en s'éveillant, pensa avec délices à sa fille. " Enfin, dit-elle, je pourrai donc aujourd'hui lui parler, l'interroger, l'écouter, la retenir sur mes genoux ; on ne l'arrachera point de mes bras !".....

A huit heures du matin, quatre jeunes femmes-de-chambre entrèrent chez Valérie ; elles portoient une superbe robe de brocard d'or et un écrin rempli de pierreries. Valérie, par obéissance, se laissa parer magnifiquement ; mais elle n'étoit occupée que de sa chère Emma ; elle ne parla que d'elle. Lorsqu'elle fut habillée, le curé parut : la joie étoit répandue sur son visage vénérable. Valérie, depuis cinq ans, n'a-

voit rempli les devoirs de la religion que dans la chapelle du château ; le curé la conduisit d'abord à l'église paroissiale, où elle entendit le service divin dans une tribune grillée ; ensuite le curé remonta en voiture avec elle. Valérie s'aperçut qu'on ne reprenoit pas le chemin du château. " Vous n'y retournerez jamais, lui dit le curé ; on vous a préparé une autre demeure." A ces mots, Valérie joignit les mains pour exprimer sa reconnoissance, et elle répandit quelques larmes. Les mouvemens de joie qu'elle pouvoit éprouver ne se manifestoient plus que par des pleurs..... " Quoi ! dit-elle, je ne reverrai plus ce triste château? Ah ! mon père, j'y laisse tous mes ressentimens ; mais je porterai par-tout le souvenir de mes fautes !"....—Oui, ma fille, reprit le curé, conservez-le toujours, puisque votre vie entière

doit prouver que rien ne peut vous le faire perdre.

On arriva dans la nouvelle maison, remplie déjà de tous les seigneurs et de toutes les dames du voisinage. Toute cette brillante compagnie rassemblée dans le salon attendoit Valérie avec une extrême impatience, mêlée d'un profond attendrissement. Henri de Clermont et Montauban n'étoient pas les moins émus. Enfin parut Valérie, appuyée sur le bras du vénérable pasteur. L'éclat de sa beauté, sa jeunesse, sa modestie, le souvenir des tourmens inouis qu'elle avoit soufferts, inspirèrent un sentiment si vif d'admiration et de pitié, que tous les spectateurs, frappés d'étonnement à son aspect, restèrent un moment immobiles, les yeux avidement attachés sur elle. On contemploit, avec une sorte de respect, cette personne

charmante, âgée seulement de vingt ans, qui, ayant éprouvé déjà toutes les souffrances, avoit acquis l'expérience entière du malheur. Valérie, tremblante et les yeux baissés, s'avança lentement d'un air humble et timide. Alors on entendit dans la salle un murmure d'applaudissemens ; toutes les dames volèrent à sa rencontre : elles l'entourèrent et l'accablèrent des plus tendres caresses. Les chevaliers s'emparèrent du bon curé, digne objet de la vénération publique, et l'unique consolateur de l'infortunée pénitente. Tout-à-coup les deux battans d'une grande porte s'ouvrirent majestueusement, et l'on vit paroître le seigneur de Beaumanoir, magnifiquement vêtu et suivi d'un grand nombre d'écuyers et de pages ; son maintien étoit composé, sa marche théâtrale ; il tenoit par la main la jolie petite

Emma. Après avoir fait gravement quelques pas, il s'arrêta, en disant d'un ton solennel : " Allez, ma fille, embrasser votre mère....." A ces mots Emma fait un cri de joie en apercevant Valérie qui s'élançoit vers elle les bras ouverts, en s'écriant : " O ma fille ! ô mon Emma !....— Ah ! dit l'enfant avec transport, elle parle !".... Et elle se jeta dans ses bras.... Valérie, tenant son enfant fortement serrée contre son sein, comme si elle eût craint encore qu'on ne la lui ôtât, voulut se jeter aux pieds de son mari, qui l'en empêcha et l'embrassa. Cet embrassement fit tressaillir tous les spectateurs..... Alors Beaumanoir prenant la parole : " Valérie, dit-il, je vous rends tous vos droits d'épouse et de mère, et toute ma confiance : vous êtes libre à l'avenir de mener le genre de vie qui vous conviendra ; je vous charge

seule de l'éducation de votre fille, et je n'aurai rien à desirer pour cette enfant si vous pouvez lui donner vos vertus." Ces dernières paroles furent applaudies avec enthousiasme. Valérie osant enfin lever ses beaux yeux sur son redoutable époux, le regarda pour la première fois depuis cinq ans; elle pâlit··mais en conservant toujours la plus touchante expression de douceur et d'humilité. " Puisque vous daignez, lui dit-elle, me laisser maîtresse de mes actions, il m'est permis de vous déclarer que je renonce au monde sans retour; je ne veux vivre désormais que pour vous et pour ma fille. Quand vous serez seul, vous trouverez une épouse soumise, empressée à vous obéir; mais souffrez que je ne paroisse qu'à vos yeux : après avoir rougi si longtemps à ceux des autres, je ne dois plus chercher que la solitude, je ne

dois plus desirer que l'oubli." Après cette réponse, Valérie salua profondément l'assemblée, et, tenant toujours sa fille dans ses bras, elle sortit de la salle et fut se retirer dans son appartement, s'y débarrasser de sa lourde robe de brocard d'or, pour s'établir dans un fauteuil avec son Emma, dont le naïf entretien et les tendres caresses lui firent oublier toutes ses peines. Le parti que venoit de prendre Valérie déconcerta un peu le seigneur de Beaumanoir; ce dénouement imprévu dérangeoit son plan, et l'obligeoit à supprimer plusieurs scènes dont il s'étoit promis un grand effet; mais il lui parut flatteur que la plus belle femme de la province, et dans tout l'éclat de la première jeunesse, eût publiquement déclaré qu'elle ne vouloit vivre que pour lui seul: cette réflexion satisfit son orgueil et le consola.

Valérie, par la perfection soutenue de sa conduite et par ses vertus angéliques, parvint en effet, dans la suite, à subjuguer l'admiration de son époux et à gagner sa tendresse. L'homme le plus bizarre ne l'est jamais véritablement autant qu'il affecte de le paroître ; toujours un peu de système se mêle à la bizarrerie constante. Pour guérir ces esprits malades il faut du temps, car on ne peut les éclairer que par degrés, en ménageant leur amour-propre. La charité évangélique sut donner à Valérie cet art touchant d'insinuation qui caractérise la douceur et l'indulgence quelle prescrit, cette patience qui supporte tout sans murmure, et cette modestie qui ne fait jamais sentir que l'on s'aperçoive du succès que l'on obtient et de la victoire que l'on a remportée. Valérie s'attacha sincèrement à celui dont elle avoit

changé les mœurs et les sentimens. Son Emma fit toujours les délices de sa vie, et elle devint aussi heureuse que le souvenir du passé pouvoit lui permettre de l'être.

FIN DU PREMIER VOLUME.

De l'Imprimerie de J. Brettell & Co. Marshall-street, Golden-square.

Genlis, Stéphanie Félicité
85 Ducrest de Saint-Aubin,
.A645 comtesse de, afterwards
308 marquise de Sillery
.1 Le comte de Corke

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY